

TESTAMENT
POLITIQUE
DE
L'ANGLETERRE.

England. K



A PHILADELPHIE.

M. DCC. LXXX.



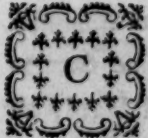


TESTAMENT

POLITIQUE

DE L'ANGLETERRE. (*)

*Cogitavi dies antiquos , & annos aeternos in
mente habui. Pseaume.*

 EN est donc fait , mon heure
derniere s'approche ; & ma puis-
sance qui dominoit sur les mers ,
qui s'étendoit d'un pole à l'autre , qui mena-
çoit d'engloutir toutes les autres , cette puis-
sance s'écroule & disparoit , ma fiere rivale
triomphe , les autres attendent le moment
décisif pour paroître sur la scene , pour jouir
& profiter de mon abatement. Ennemis de
ma gloire , vous serez satisfaits. . . En quel
état je suis réduite ! O Pitt , lorsque tu pris

(*) Cette piece originale a été trouvée dans
les papiers du feu lord Littleton. On se hâte
de la donner au public.

les rênes du gouvernement, lorsque ton heureuse audace, en multipliant mes ennemis, multiplia mes triomphes, lorsque tu remis dans mes mains le superbe trident, aurois-tu donc prévu qu'il me seroit si promptement arraché ? Oui, malgré les brillans tours de force avec lesquels dans mes joutes parlementaires le véridique lord Sandwich (1) escamote d'une parole des vaisseaux ennemis, & en crée dans mes ports, malgré les brillantes caravanes de pacificateurs & les déclamations éloquentes du politique *Gibbon*, ce trident m'échappe. J'ai vu fuir mes flottes à la vue même de mes côtes. Ce n'est pas que mon amiral Hardy ne soit brave ; mais j'ai le poulx foible : mon médecin *Tant mieux*, le bon lord North, toi en pillant les effets de ma succession, me (2) console & ranime mon courage expi-

(1) On doit se rappeler les promesses que fit il y a deux ans le lord de l'amirauté, d'avoir toujours un nombre égal de vaisseaux à opposer à la maison de Bourbon.

(2) Boëce n'a jamais écrit plus éloquentement sur les consolations dans les adversités, que lord North. On fait les reproches que lui fit le colonel Barré de s'être seul enrichi au milieu des pertes de l'Angleterre.

rant ; mais les cordiaux qu'il me donne font autant de poisons , mon état convulsif m'annonce que je suis près du tombeau ; & quoique je me sois prudemment débarrassée de ces ministres incommodes , qui jadis excommunioient les cadavres intestats , je ne veux pas trépasser sans avoir fait connoître à l'univers mes volontés dernières , sans avoir humblement confessé les fautes répandues dans tout le cours de ma vie.

Au milieu de la consternation qui regne dans mon enceinte , j'entends de tous côtés les Anglois vanter l'antiquité de leur origine , la pureté du sang qui coule dans leurs veines , & les prouesses & les vertus qui les ont distingués dans tous les tems. Je les entends se collauder sur leur patriotisme prétendu , sur la beauté de leur constitution , sur l'équité qui préside à leurs loix , enfin sur la grandeur de leur puissance. Bercée pendant un long intervalle de ces brillantes rêveries , je les abjure aujourd'hui , & n'empruntant que le flambeau de la vérité , je veux apprécier enfin à leur juste valeur & ces chimères & mes fautes.

Je remonte d'abord à mon origine : là je vois que ma naissance est fort équivoque ; elle a donné la torture à beaucoup d'écrivains qui n'ont servi par leurs (3) profondes recherches qu'à embrouiller la question. Dieu leur pardonne , il y a un peu de charlatanisme dans la généalogie qu'ils m'ont complaisamment fabriquée. Comme les nouveaux parvenus , j'ai cherché à couvrir du voile de l'antiquité la date moderne de mon existence.

A quelque époque qu'elle remonte , mon origine ne fut pas brillante. Des sauvages errans dans mes épaisses forêts , subjugués successivement par tous les aventuriers qui se présenterent , voilà la noble tige de ces fiers Bretons qui insultent aujourd'hui à tout l'univers. Le destructeur de la république romaine me fit quelque tems porter ses fers : c'étoit un brave homme , mais un peu romanesque ; il avoit une singulière manie , celle d'exagérer ses calculs. D'un trait de plume , il peupla cette île déserte , il transforma les misérables

(3) Voyez l'Histoire de l'origine de l'Angleterre , par le fameux Milton.

pâtres , à la chasse desquels il alloit , en bataillons nombreux. Ses imbécilles contemporains ont cru ce roman , parce qu'ils étoient trop loin de moi ; & la bonne postérité y croit encore , parce qu'elle est loin de lui : & voilà comme se perpétue le mensonge. Ses successeurs s'amuserent quelquefois à venir de 400 lieues chasser dans mes forêts quand ils n'avoient rien de mieux à faire , & ils s'en retournoient chargés du nom bien mérité , bien ronflant de *Britannicus*. Les badauds de Rome , qui les voyoient monter en triomphe au Capitole , pour avoir bâti quelques toises d'un (4) mur inutile , ou brûlé quelques cabanes par-delà la grande mer , s'imaginèrent que je possédois d'immenses trésors. Gaulois , Grecs , Lombards , & toute la lie de la nation romaine débarquerent sur mes côtes ; & mes sauvages copiant leurs mœurs , leur luxe , leurs tons , tomberent d'un cran en échangeant leur simplicité contre leur mollesse. Rome dorroit les fers qu'elle me faisoit porter , je parvins à les aimer : mais cette maîtresse de

(4) *Allusion à l'expédition d'Osorius en l'an 50 & à la muraille des Pictes.*

l'univers , affaissée comme je le suis aujourd'hui par son propre poids , penchoit vers son déclin , des enfans rebelles , des essaims d'étrangers la déchiroient de toutes parts ; elle rappella ses troupes pour défendre son centre. Réduite à la même situation , j'agis autrement , parce qu'en politique il ne faut pas toujours jouer la même pantomime. J'envoie mes troupes mourir de faim à 1500 lieues de moi , pour mieux me défendre ici. Richmond me fronde ; mais mon prévoyant ministre lord North prétend que ces évacuations me sont nécessaires.

J'avois alors prodigieusement du goût pour l'esclavage. Je pleurai les Romains , je leur écrivis même , dit-on , une fort belle lettre (5) pour les rappeler : j'étois pourtant bien ignorante pour faire des phrases précieuses & remplies d'antitheses. Désespérée d'avoir ma liberté , j'implorai le secours des Saxons. Pour me délivrer de ce fardeau , je m'offris à leur joug ; ils vinrent , ce fut mon second esclavage , &

(5) Cette lettre étoit adressée à *Ætius* , trois fois consul , & commençoit par ces mots : Sanglots des Bretons.

la seconde nation étrangere entée sur ma véritable tige. La corruption qui regnoit dans mon sein , les gagna bientôt ; ils en furent punis. Le nord étoit à cette époque affligé de la maladie des émigrations, une nuée de Danois affamés se jeta sur mes rivages ; & renversant lestement l'heptarchie Saxonne qui n'étoit au fond qu'une véritable anarchie , ils enchaînerent Bretons , Pictes , Saxons , & les restes de ces invincibles Romains. On ne livra que quarante combats pour savoir si mes fers seroient changés ; si j'obéirois au barbare du Rhin , ou au barbare de la Baltique. Alfred décida la question en faveur du premier : c'étoit un grand homme , car il traduisit lui-même la Bible en Saxon , & pinçoit de la harpe. A sa mort tout retomba dans la barbarie. Esclave sous Canut le Grand , enfantée sous Edmond Côte-de-fer , superstitieuse sous Edouard le confesseur , pour mettre le comble à mes maux , je devins la proie d'un bâtard Saxo-Franco-Normand. Guillaume se fondant sur un legs dont il prouva l'authenticité avec 60,000 sabres , me donna de nouvelles loix , & mes fers furent changés pour la

quatrième fois. Ce Guillaume aimoit beaucoup ses sujets ; pour leur épargner des veilles & des fatigues , il leur ôta leurs armes , & les faisoit coucher à l'entrée de la nuit. (6) Les terres des Bretons passèrent alors au pouvoir des Normands , qui en leur qualité de conquérans devinrent les premiers seigneurs de la nation. C'est ainsi que mon berceau fut chargé de chaînes. Ainsi le sauvage enluminé de la Bretagne , le Romain , le traître Ecofois , le pirate du nord , le flibustier Danois , & le rusé Franco-Normand composent la tige d'où sortent aujourd'hui mes (7) *true-born English men* , qui se pavanent , & se regardent comme le premier peuple du monde. Je ne parle pas des autres branches hétérogènes qu'amena la suite du tems. On ne se crée pas son pere.

(6) *Allusion à la loi du couvre-feu , qui obligeoit les Bretons d'éteindre feux & lumières à huit heures du soir.*

(7) *Cette expression angloise ne peut pas se traduire mot pour mot , elle veut dire un homme vraiment né Anglois. Les Anglois s'en servent beaucoup pour se distinguer des Ecofois , Irlandois , &c.*

Mais en bonne conscience , les sénateurs rois de la chambre haute , les nobles *esquires* , & les aldermans doivent-ils parler d'origine quand elle est si impure , de noblesse quand on doit sa naissance à cinq ou six coquins d'aventuriers ?

Cette manie des généalogies anciennes n'est que ridicule. Les atrocités qui ont signalé tout le cours de ma vie absorbent tous mes regrets. Depuis le regne despotique du Normand , jusqu'à la guerre insensée de l'Amérique , je ne vois que carnages , que folies , qu'absurdités , qu'horreurs entassées à l'envi par les rois , le peuple , les seigneurs , & par tous les partis. Le détail en fera rapide ; car ce n'est qu'avec peine que j'arrête mes regards sur ce triste spectacle.

Le premier abus qui se présenta à moi , est ce servage féodal qui anéantit si long-tems les arts & l'industrie. Tandis que les rois pilloient en gros leurs peuples , les baronnets dans leurs guérites fortifiées qu'ils appelloient châteaux , voloient en détail leurs serfs. Ces bipèdes à figure humaine partageoient dans les champs

auxquels ils étoient attachés , l'heureux fort des bêtes de somme. Un certain Henri , celui-là même qui fut honorablement fessé pour un meurtre qu'il n'avoit point commis , (8) leur donna la liberté. C'étoit un fou , si l'on en croit un sage (9) François. Cet homme assurément aimoit fort les cachots.

Fatigués de la tranquillité qu'ils goûtoient , & ne cherchant qu'à diversifier les moyens de verser du sang , mes Bretons avec les autres Européens eurent dans le onzieme siecle une singuliere frénésie religieuse. S'imaginant expier leurs crimes en massacrant beaucoup d'Asiatiques , ils allerent en foule se faire enterrer dans l'Asie. Richard Cœur-de-lion , le premier des paladins du tems , qui courut à leur tête s'escrimer avec les Sarrafins , rapporta de cette expédition bien combinée , de la gloire & de la misere , des indulgences & les deux affreuses maladies qui rongent depuis ce tems l'espece Européenne.

II

(8) *Le meurtre de Thomas Becket , archevêque de Cantorbéry.*

(9) *Boulainvilliers qui a écrit sur les loix féodales.*

Il faut cependant convenir que cette folie ne me coûta pas tant qu'aux autres nations , car je n'eus qu'un accès.

Je n'en étois pas à la vérité plus tranquille ; mes barons aimoient mieux guerroyer dans leurs garennes désertes , que de courir la Palestine. Ils luttèrent pendant plusieurs siècles contre l'autorité royale , qui luttoit pour les écraser. Ils détrônèrent successivement Jean II , & Edouard II ; le tout pour le bien public , qui n'étoit ensuite que le leur ; & furent extorquer la grande chartre , ce monument précieux de la liberté , où il n'est point question de liberté ; cette grande chartre qui dormit pendant plusieurs siècles , pour être citée , interprétée , torturée par les penseurs modernes.

La guerre des nobles fut interrompue par un intermede non moins tragique , la guerre des paysans. Un esprit de vertige les avoit saisis. S'imaginant que les lords avoient dominé assez long-tems , & que c'étoit à leur tour de jouir , ils prennent les armes , brûlent les châteaux , égorgent , sont égorgés , & tout rentre dans le calme. Ce fut , depuis Guillaume , la troisième folie sanguinaire :

elles se succéderent ensuite avec encore plus de rapidité.

Je ne parle pas ici de la guerre des favoris ; de cet Edouard assassiné par sa femme , détrôné de son peuple , pour avoir eu des mignons ; de son fils , qui fait mourir lentement la nouvelle Clitemnestre & pendre l'Egiste Mortimer. Je passe à une nouvelle scène , la guerre pour la succession à la couronne de France.

Des ruisseaux de sang coulent , & c'est pour expliquer un article de la loi salique. Je ne fais pas si cette loi existoit , si elle condamnoit Edouard ou non ; mais aujourd'hui ; que je ne suis pas aveuglée par le prestige des victoires ; aujourd'hui , que je regarde comme autant d'actes de démence , toutes les conquêtes lointaines ou continentales , je ne puis que verser des larmes sur ces débordemens multipliés des Anglois dans la France , sur les lauriers qu'ils cueillirent à Crecy & à Azincourt , sur les atrocités qui déshonorèrent cette guerre , sur l'infame condamnation de cette héroïne qui sauva sa patrie , enfin sur la perte rapide de toutes ces conquêtes qui avoit coûté

tant de sang & de trésors aux Anglois, dont il ne nous reste plus qu'un titre stérile, pantomime ridicule (10) qui couronna des pantomimes barbares. Lorsque le peuple étoit las des révoltes intérieures, on le menoit à la boucherie par-delà la mer. La guerre contre la France étoit le hochet favori avec lequel on le berçoit. Quelques têtes, quelques cuisses coupées aux citadins de Paris, le consolent de la mort d'un pere, d'un fils & d'impôts énormes. Mes chers Anglois, on ne vous reprochera pas aujourd'hui d'inconstance dans vos goûts.

Une dispute de généalogie avoit mis la France à deux doigts de sa perte, une autre dispute de généalogie arma pendant deux siècles & demi la moitié de ce royaume contre l'autre moitié. Un Richard II, fils imbécille d'un pere très-brave & très-intelligent, déplut aux barons qu'il vexoit. Il s'agissoit de le détrôner, on fouilla dans ses titres, un duc de Lancastre prouva les armes à la main qu'ils

(10) *Le roi d'Angleterre conserve toujours le titre de roi de France, & n'appelle en conséquence celui-ci que le roi François.*

étoient défectueux , & gagna sa cause en empoisonnant & en faisant assassiner son rival. Delà les querelles de la rose blanche & de la rose rouge. Ce duc eut à son tour un petit-fils (11) imbécille , dont un usurpateur adroit attaqua la généalogie. On livra vingt batailles , on tua 2 ou 300,000 hommes pour savoir qui régneroit sur le peuple penseur & libre , d'un vieux imbécille , ou d'un jeune fou. La maison d'Yorck triomphe , le peuple ne fait que changer de tyran , la scene des atrocités continue ; un oncle (12) égorge ses deux neveux & commet un foule d'assassinats pour s'emparer d'un trône que le dernier rejeton des Lancastres (13) lui enleve aussi-tôt. Cette cinquieme folie , qui ne fut pas moins sanglante que les précédentes , se termina au regne du sage Henri VII ; car je ne parle pas des troubles & massacres qu'exciterent les imposteurs qui

(11) *Henri VI, l'époux de la célèbre Marguerite d'Anjou, la rivale & ensuite l'amie du fameux général Warwick.*

(12) *Ce monstre s'appelloit le duc de Gloucester.*

(13) *Le duc de Richmond, depuis Henri VII.*

furent jetés sur la scene pour lui donner de l'embarras.

Sa durée fut quelquefois interrompue par une guerre étrangere. L'Ecosse se faisoit redouter de mes souverains : un Edouard profitant d'une division heureuse entre deux (14) compétiteurs , s'empare de l'Ecosse sous le nom de l'un d'eux. Cette contrée prise , reprise , ravagée par les rois qui en eurent le loisir , & toujours libre , luttâ pendant deux siècles & fut enfin soumise , ce qui occasionna un débordement d'Ecossois dans ma capitale. Au lieu de se faire battre par les Anglois , ils sont parvenus à se faire nourrir gratuitement par eux , & même à les dominer. *O tempora ! o mores !* Le descendant (15) d'un captif Ecossois gouverne aujourd'hui ses vainqueurs.

Je respirois à peine des horreurs des guerres civiles , lorsqu'une nouvelle frénésie d'autant plus terrible que le prétexte en paroissoit respectable vint rallumer des bûchers , & dresser des gibets. On devine aisément que je veux

(14) *Entre Baillol & Bruce.*

(15) *Le lord B....*

parler des disputes de religion , & des persécutions qu'essuya tour à tour chaque parti. Pendant neuf à dix siècles , j'avois croupi dans la superstition & dans l'ignorance , maladie de tous les pays alors ; mais rarement cette superstition ensanglanta ses autodafés. On avoit bien vu brûler dans le neuvième siècle quelques martyrs du *Viclefisme* , comme l'opiniâtre baron de Cobham ; on avoit bien vu une (16) sœur d'un roi condamnée à faire amende honorable pour un prétendu sortilège ridicule dont on l'accusoit. Mais ces tragédies de superstition étoient rares. Henri VIII les mit à la mode , & devint persécuteur par système. Ce tyran cruel par tempérament , abjura une religion qu'il avoit défendue par ses écrits , immola des (17) maîtresses qu'il aimoit , des ministres qu'il estimoit , avilit le parlement qui l'avoit trop bien servi. J'eus la foiblesse d'adopter le nouveau plan de réforme qu'avoient dicté les passions violentes de ce despote ; je reconnus la suprématie , j'encensai ses vices , & j'applaudis aux supplices cruels

(16) *La duchesse de Glocester.*

(17) *Anne de Boulon , More , &c.*

qu'il infligea aux hommes intrépides qui le contrarioient.

Ces persécutions ne se ralentirent point sous le regne de Marie , il n'y eut rien de changé que dans le nom des martyrs. Je redevins catholique. Les protestans qui précipitoient dans les flammes les catholiques sous Henri VIII, y furent précipités à leur tour. Mon parlement , qui avoit condamné les catholiques d'abord , condamna ensuite les protestans , puis changea encore une fois de système sous Elifabeth qui se servit contre les partisans de Marie , de l'argument du fagot , commun à tous les partis.

A ce nom d'Elifabeth , je sens mon orgueil renaître. Ma gloire commençoit à poindre ; Drake , Cavendish faisoient respecter mon pavillon , mon commerce embrassoit les deux mondes. Raleigh , l'infortuné Raleigh étendoit ma domination , mon bras soutenoit avec succès la cause de ces malheureuses victimes que poursuivoit la haine implacable du duc d'Albe ; je ne voulois pas qu'on les brûlât pour leur façon de penser , quoique je brûlasse sans pitié les catholiques. Je vis briser sur mes

côtes cette flotte invincible qui devoit domter mon orgueil. Regne à jamais glorieux , si le sang injustement versé de Marie Stuart , si le sang du comte d'Essex , si le sang de tant d'autres victimes qu'Elisabeth sacrifia à son fanatisme pour la nouvelle religion , ne l'eut pas terni.

J'approche du siècle qu'éclaira la philosophie , & je frissonne ; mon horreur redouble à la vue des atrocités révoltantes que la justice marqua de son sceau. La guerre pour la constitution bouleversa toutes les têtes pendant le dix-neuvième siècle. Jacques I argumenta pour l'autorité des rois tant qu'il fut sur le trône ; le peuple argumentoit pour la sienne , & cette manie d'argumenter allumoit lentement le feu de la révolte ; elle éclata sous Charles I , roi plus imprudent que criminel. Malheureux d'être né dans un siècle où la licence touchoit à son comble , je ne me rappellerai jamais sans verser des larmes , le supplice de cet infortuné monarque. L'univers l'a vengé , en couvrant d'opprobre son assassin légal , & en publiant la lâcheté avec laquelle je souscrivis aux loix de cet hypocrite usurpa-

teur. Je ne chercherai pas davantage à pallier mon inconstance à rappeler son fils Charles II, & à forcer ensuite Jacques II à se sauver dans une terre étrangere pour éviter mes fureurs ; mon opiniâtreté à rejeter le sang des Stuarts ; à persécuter cruellement tous les Jacobites. Un vertige de liberté avoit alors dérangé tous les cerveaux. L'Anglois , comme un dogue déchaîné , déchiroit tout ce qui s'opposoit à sa férocité. Il fut puni par le côté où il avoit péché. Le Stathouder que je me choisis pour roi , fut m'enchaîner ; mais il cacha adroitement mes fers ; & pour m'en ôter le sentiment , il fut me distraire par une guerre étrangere.

Il semble que chaque siecle étoit destiné à voir éclore une folie nouvelle. Les persécutions de religion avoient marqué le seizieme siecle : je luttai pendant le dix-septieme siecle contre l'autorité royale , & le dix-huitieme fut remarquable par ma fureur à me plonger dans les guerres du continent , à les exciter sans motif , à les prolonger sans , espoir à les terminer sans bonne foi.

La grandeur de Louis XIV tourmentoit l'ame jalouse du sombre Guillaume. Il voulut l'abaïffer , & le sang & l'or furent prodigués pour la querelle de la Hollande. La dette nationale lui doit son origine ; des lauriers bientôt flétris & l'ingratitude de la Hollande furent l'unique fruit de cette guerre.

Anne qui lui succéda , n'en abandonna pas le fatal système ; quelques petites intrigues de cour la firent continuer. (18) L'heureux Marlborough y acquit de la gloire : elle fut peut-être l'ouvrage des circonstances. A Blenheim il battit un aveugle , à Ramillies il n'eut en tête qu'un courtisan dévot. Les armes prospérèrent par-tout , & au milieu de cette prospérité ma dette augmentoit , mon peuple étoit surchargé d'impôts , mon commerce languissoit.

Une lassitude générale fit succéder le calme à la guerre. La paix , quoique de tems en tems troublée par de petits nuages , eut quelque durée , & servit à accroître prodigieusement le commerce des Anglois & leur insolence :

(18) *Guerre de 1702.*

une querelle de marchands vint la rompre. Les habitans de Londres étoient fort curieux de nourrir & d'habiller les Mexicains, & faisoient en conséquence avec eux un commerce interlope. Les Espagnols prétendoient devoir être les seuls approvisionneurs, drapiers, tailleurs de leurs colonies : on se battit donc pour ce noble objet. Vernon (19) échoua devant Carthagene ; Anson, de commodore devenu flibustier, ravagea les côtes du Pérou.

Cependant une querelle non moins bizarre agitoit le reste de l'Europe. Plusieurs souverains vouloient donner un roi à la Pologne, qui ne vouloit en recevoir que de ses nobles. Un empereur, pour faire ce roi, pensa perdre son empire ; la mort l'enleve, & sa succession (20) fait naître une nouvelle guerre. Cette querelle ne me touchoit aucunement ; mais que je m'étois imaginé avoir quelque influence dans les intérêts politiques de l'Europe, je ne voulus pas qu'il se donnât un seul combat où le sang anglois ne fut versé.

(19) *Guerre contre l'Espagne en 1738.*

(20) *Guerre pour la succession à l'empire en 1740.*

La démangeaison de figurer dans la querelle de la succession à l'empire faisoit donc lord Carteret (21), & il épuise son pays d'hommes & d'argent, pour faire battre le duc de Cumberland à Fontenoy.

Enfin, après trois ou quatre batailles sanglantes, on convint à Aix-la-Chapelle de laisser les choses à peu près au même état qu'avant la guerre, ce qui prouvoit qu'elle avoit été fort utile, & on fit un beau traité bien équivoque, que chacun se promit *in petto* de violer à la première occasion.

Elle se présenta bientôt; un débat survenu (22) pour quelques pouces de terrain entre deux puissances qui possédoient chacune plus de 1500 lieues, embrasa l'Europe & l'Amérique, tandis qu'en Asie on ne cessoit de se battre pour savoir qui fourniroit seul des toiles peintes. L'objet de mes guerres changea,
comme

(21) *Ministre alors & successeur du fameux sir Robert Walpole.*

(22) *Guerre de 1756, commencée à cause des querelles pour les limites de l'Acadie.*

comme l'on voit, avec l'esprit de chaque siècle. Dans le onzième siècle, j'étois superstitieuse, & je fis une belle croisade; dans le dix-septième siècle, j'étois agitée par un esprit républicain, & j'assassinai mon roi; au commencement du dix-huitième j'avois la manie d'influer dans le continent; vers le milieu, je crus qu'il y avoit plus à gagner au commerce, & j'excitai la guerre pour m'en rendre seule maîtresse. Rappellerai-je ici mes victoires & mes défaites, les prises immenses dont je m'enrichis, les pertes que j'essuyai? Rappellerai-je les noms si célèbres de Wolf qui paya de sa vie la conquête du Canada, de Clive qui fit trembler toute l'Inde & me soumit le Bengale, des Hawke, des Pocock, des Boscawen? Rappellerai-je d'un autre côté ma légèreté à violer les traités les plus sacrés, les atteintes que je donnai aux droits des gens, en portant par-tout le fer & la flamme, & sans avoir levé l'étendard de la guerre? Rappellerai-je enfin tant de cruautés qui signalèrent cette inconcevable guerre? Côtes ravagées, armées détruites, vaisseaux brûlés, commerce anéanti de toutes parts. C'est dans toutes les

guerres le même tableau d'horreurs : elles furent , pour la première fois peut-être , la source d'une véritable grandeur ; car c'est de cette époque que date ma puissance immense. Illustre Pitt ! c'est toi dont le génie actif ranimant le patriotisme éteint , multipliant mes forces , étonnant toute l'Europe par tes projets hardis , mis le comble à ma gloire , & éleva le peuple Anglois à cette prépondérance que lui enleve aujourd'hui son excessive ambition ! Une paix glorieuse avoit terminé une guerre également glorieuse. Maîtresse de pays immenses dans toutes les contrées du monde , je dominois dans l'Inde ; l'Amérique septentrionale ne connoissoit plus qu'un seul souverain ; l'Afrique voyoit flotter mon pavillon ; les marchés du nord & du midi de l'Europe regorgeoient des productions de mon commerce & de mes manufactures : le nom Anglois étoit en un mot respecté par-tout , comme autrefois celui d'un Romain. Mais il est un terme à toutes les grandeurs ; l'éclat d'un empire n'annonce souvent que sa chute prochaine : j'en fais aujourd'hui la fatale épreuve. La main destructive de quelques mauvais administra-

teurs a renversé soudainement l'ouvrage du génie politique de Chatham ; & ce colosse dont la base embrassoit presque toute la terre , dont la tête touchoit aux nues , ce colosse divisé va s'anéantir. Schisme fatal ! guerre insensée contre l'Amérique ! folie bien plus funeste dans ses suites que toutes les précédentes , puisque celles-ci n'avoient fait que m'affoiblir , & que celle-là renverse mon empire ! Je devois bien m'attendre à ce coup terrible ; c'est un juste châtiment de toutes mes fautes. Infidelle à mes rois , j'ai successivement détrôné le foible Jean-sans-Terre , prêté mes mains aux meurtres sourds d'Edouard II & de Richard II , assassiné l'infortuné Charles , persécuté tous ses descendans ; assez lâche pour trembler sous des tyrans qui appesantissoient sur moi leur bras despotique , tels que Henri VIII & Cromwell , j'ai détesté , j'ai dénigré , par une autre lâcheté , les princes qui m'ont le mieux gouvernée , le sage Henri VII , l'inflexible Guillaume. Cruelle dans mes guerres de religion , j'ai , sous le nom du Dieu de paix , versé tour-à-tour le sang du parti opprimé. Injuste dans ma con-

duite envers l'Ecosse & l'Irlande , j'ai traité durement en esclaves ceux qui devoient marcher d'un pas égal avec moi. Infidelle aux traités les plus inviolables , j'ai fomenté des divisions éternelles dans l'Europe , j'ai prêté les mains à des rebelles , & je me plains aujourd'hui des représailles ! Traitant avec un orgueil insolent toutes les puissances , j'ai forcé le Portugal à ne connoître d'autre pavillon que le mien , l'Espagne à souffrir les atteintes journalieres que je donnois aux traités de commerce ; & tandis que la France m'accabloit de témoignages de bonne foi & d'amour de la paix , j'ai étonné l'Europe par mes perfidies. En Amérique , j'étois barbare envers mes negres , intolérante envers mes nouveaux sujets , contrebandiere envers les Espagnols. Aux Indes Orientales , je faisois sentir la verge de mon despotisme ; dans mon isle , je touchois aux derniers degres de la corruption politique & morale : elle s'étoit glissée dans tous les rangs ; & j'expie aujourd'hui mes fautes & mes crimes.

Par quelle fatale inconséquence les ministres d'un peuple libre se sont-ils imaginé pou-

voir imposer à leur gré des fers aux alliés, aux freres de ce peuple ? Par quelle absurdité politique ont-ils voulu priver mes colons du droit qu'ils avoient payé de leur sang versé pour la cause commune, du droit que leur donnoit leur position d'échanger leurs productions contre les richesses de l'Espagne Américaine ? Ils respiroient à peine des horreurs de la guerre, qu'on tarit les sources de leur commerce, qu'on les accable d'impôts, que la rapacité ministérielle, fertile en expédiens honteux, imagine de les assujettir à l'usage des papiers timbrés, à se fournir dans les magasins des monopoleurs, des feuilles ameres de cette plante orientale que le luxe européen a convertie en besoin. Ces ministres pervers, dont les concussions avoient épuisé mon crédit & mes finances, crurent trouver dans ces contrées lointaines, une ressource intarissable pour les rapines; ils en voyoient les habitans soumis & timides, ofer à peine élever quelques plaintes; ils voyoient leurs fronts attachés à la terre, & ils voulurent les écraser.

Ils ne savoient pas qu'il est un degré où la tyrannie révolte les esprits, où la résistance

est vertu , où l'homme jetant au loin ses fers , peut frapper impunément son bourreau. Ils ne favoient pas qu'un noble désespoir rallumeroit le courage presqu'éteint des Américains ! . Boston leve la tête , & les ministres pâlisent ! . Les remontrances les aigrissent : on crie à l'ingratitude , à la fédition. Dans cette assemblée nationale , autrefois si respectable , la dépositaire de mes loix , l'appui de mon peuple , dans ce parlement aujourd'hui prostitué au ministere , déchiré par les cabales , on décide que les colons doivent être esclaves ou périr. En vain les Richmond , les Conventry élèvent la voix en leur faveur , des stipendiaires de la ligue ministérielle étouffent leurs cris impuissans , une cohorte impure s'écrie : *tolle , tolle* , & des freres se croisent contre des freres ! Boston n'a plus de métropole , & je n'ai plus d'enfans.

Si des officiers , si des soldats ne voulant pas tremper leurs mains dans leur sang , jettent leurs armes ; si les matelots fuient avec horreur leurs vaisseaux , on ordonne une presse barbare ; on force , le couteau sous la gorge , des citoyens d'assassiner d'autres citoyens. On

va plus loin ; à l'injustice on joint l'infamie : les ministres mendient basement les secours des troupes étrangères ; marché ignominieux , où la destruction d'une partie de l'humanité est stipulée par l'autre partie. Etoit-ce donc à de vils mercenaires qu'il appartenoit de lutter contre des hommes qui combattoient pour leurs freres , qui n'avoient que deux mots , la liberté ou la mort ?

C'est avec cette lie impure des nations , que des généraux Anglois vont porter le fer & la flamme dans l'heureux climat de l'Amérique. Les villes sont brûlées , les moissons ravagées , les manufactures détruites ; une proscription universelle enveloppe toutes les têtes , le sang des Américains ruisselle. Chaque pas est le prix d'un combat. Je m'épuise au sein des victoires , des défaites successives les font bientôt oublier. Rappellerai-je ici les outrages qu'a reçus l'honneur de mes armes. Rappellerai-je l'affaire sanglante de Bunkers-hill , l'évacuation honteuse de Boston , la fuite des Howe , la capitulation ignominieuse de Saratoga , & tant d'autres échecs qui ont terni ma gloire ? Les négociations n'ont pas plus de suc-

cès que les armes. Vaincue , avilie , dégradée , ce n'est plus le pardon que j'offre à des rebelles , c'est la branche d'olivier , que mes pacificateurs vont infructueusement étaler aux yeux d'une puissance naissante , & cette branche est foulée aux pieds ; les pacificateurs sont renvoyés avec mépris : prosternés humblement , ils n'obtiennent pas même la faveur de faire entendre leurs supplications.

Cependant l'œil des nations s'ouvre , se fixe sur cette guerre ; toutes les puissances ne voient qu'avec plaisir la chute prochaine de mon empire que préparoit le schisme. Ma rivale , dont les plaies fument encore , brûlant de se venger , accueille les plaintes de ces enfans , que j'avois rejetées avec dédain , embrasse leur cause , & entraîne dans son parti une autre puissance redoutable... Que peut hélas tout mon orgueil contre leurs efforts combinés ? Tant de campagnes infructueuses ont abattu mon courage ! Mes finances sont épuisées , mon crédit tombe ; les pertes nombreuses que je viens d'essuyer , sont un présage funeste de celles que le sort me réserve. C'est en vain que mes généraux brûlent des vaisseaux ennemis en

Amérique, leurs cendres ne me rendent pas les colons que j'ai perdus, les trésors que j'ai dissipés. C'est en vain que mes éloquens orateurs s'occupent, dans de brillans discours, les uns à critiquer les opérations des ministres, d'autres à faire renaître mon espoir par des plates adulations. L'illusion est passée, tout sert à me convaincre que ma gloire s'évanouit, que l'Amérique m'est à jamais ravie, & que du faite de la grandeur où j'étois élevée, je dois redescendre dans le rang inférieur où me placent ma population, mes productions, mon commerce. Mon déplacement forcé va occasionner un dérangement considérable dans la classification politique de tous les états ; j'entrevois ces changemens ; je vois les puissances envier mes dépouilles : je les leur partagerai moi-même, après avoir ici consigné mon bilan.

Ma dette nationale est énorme aujourd'hui, je dois infailliblement succomber sous son poids, si j'en crois les meilleurs politiques. Sous le règne des Stuarts, je ne connus point cet art dangereux d'anticiper sur les revenus futurs, & de grever d'impôts le siècle à venir, pour l'avantage du présent. Cette opération si fu-

nefte est le fruit de la guerre que-l'ambition jalouse de Guillaume le porta à faire à la France. A sa mort , elle étoit de 14,000,000 liv. Anne qui lui succéda , combattit , vainquit , éblouit l'Europe par ses succès , & la dette augmenta. Son poids ne fut point allégé pendant la paix : au commencement de la dernière guerre , elle étoit de 72,000,000 liv. Pitt , en portant par-tout mes armes victorieuses , en couvrant mon front de gloire , creusoit sourdement mon tombeau ; j'achetois ma grandeur par des sacrifices immenses qui devoient un jour m'anéantir. Cette plaie incurable qui ronge mes entrailles , s'est encore agrandie depuis cette époque ; & d'après des calculs authentiques , cette dette monte aujourd'hui à plus de 190,000,000 livres.

Un de mes ministres (23) en 1763 , effrayé de l'épuisement de mes ressources & de la grandeur de cette maladie , prédit dès-lors que l'intérêt de ce capital énorme nécessiteroit des impôts qui entraîneroient la ruine des manufactures & du commerce. Pour éviter

(23) *M. de Greenville.*

l'accomplissement de cette fatale prédiction , pour foulager l'Angleterre , on a voulu écraser les colons sous la plus forte partie de ce fardeau. Ce plan de taxation inégale a été adopté par tous les ministres , & a produit la révolte fatale qui , en me séparant de ces colonies précieuses , tarit les sources de mon commerce , me fait supporter seule le poids de cette dette , & me réduit à l'opprobre ou à l'indigence. Car on a calculé qu'en vendant même chèrement mon terrain à la toise , je n'aurois pas de quoi payer mes dettes. Le cas est embarrassant.

J'ai cependant entendu dire qu'un profond calculateur (24) de Geneve a prouvé que plus on doit , plus on est riche ; à ce compte je dois l'être prodigieusement. Mais , comme mes créanciers pourroient fort bien ne pas se payer des stériles syllogismes du rêveur de Geneve , je laisse au financier par excellence , à lord North , le soin de me libérer & de trouver quelque expédient pour fouiller adroitement dans la poche des Anglois ; car les Ecoffois

(24) *De Saussure* , De l'emprunt & de l'impôt , Geneve , 1773.

n'ont pas le sou , & les Irlandois ne veulent pas ouvrir leur bourse. Mais s'il ne peut réussir , je lui conseille d'assister à la représentation d'une jolie piece françoise , intitulée *le Port de mer* , où il apprendra l'art de se tirer adroitement d'un mauvais pas , l'art de se libérer d'un seul coup , en faisant banqueroute.

Le remede paroîtra violent ; mais , quand le mal est incurable , quand le sacrifice d'un membre peut seul garantir le reste de la mort , pourquoi n'emploieroit-on pas une scarification salutaire ? Quel état , dans ses tems de détresse , a craint de dessécher ses parties intérieures par l'application de cette pierre infernale ? J'en atteste ces fréquentes variations dans les monnoies , dont plusieurs gouvernemens se sont servis sans aucun scrupule , & qui n'ont procuré qu'un mal réel aux particuliers , sans jamais libérer complètement le général. J'en atteste ces suspensions des paiemens des effets publics , qui ont éteint le crédit sans remplir le trésor public ; j'en atteste les différens systêmes des finances , & cent autres moyens que l'astuce ministérielle a imaginés dans tous les tems chez tous les peuples

peuples pour débarrasser les ressorts de l'administration obstrués par l'énormité de la dette nationale, plaie commune à tous les gouvernemens modernes.

On me citera l'honneur de la nation. Cette vertu, la base des conventions des particuliers, n'est-elle pas un être de raison pour les grosses masses qu'on appelle états ? S'est-on jamais fait le moindre scrupule de violer les traités les plus sacrés ? Et peut-elle parler d'honneur, cette nation qui dans la dernière guerre joua sa rivale par des dehors trompeurs, s'empara de ses vaisseaux, de ses matelots, de ses îles, sans avoir levé l'étendard de la guerre, qui tout récemment a donné des ordres de détruire les comptoirs françois aux Indes, avant la déclaration de la guerre ?

Je fais que les Hollandois, les Suisses, & quelques autres peuples qui nous ont prêté de bonne foi leurs deniers, jeteront les hauts cris. Mais comment la Hollande, sans être suspecte d'ingratitude, pourroit-elle s'opposer à ce petit arrangement de banqueroute, qui me décharge d'un lourd fardeau ? A qui doit-elle sa liberté, son élévation, sa grandeur ?

Sans le secours d'Elisabeth, n'auroit-elle pas succombé, à son berceau même, sous les armes du sanguinaire duc d'Albe ? N'auroit-elle pas été engloutie par la puissance de Louis XIV, si je n'avois moi-même posé des bornes à ses conquêtes ? N'est-ce pas pour sa conservation, que Guillaume a combattu, que Marlborough a vaincu, que j'ai contracté cette dette nationale, dont j'ai seule porté le fardeau depuis ce tems ? Ses citoyens riches par leur économie, tandis que leur état est pauvre, m'ont prêté pour soutenir ma gloire, protéger leur sûreté. En défendant la liberté générale de l'Europe, en maintenant l'équilibre que ma rivale pourroit anéantir, n'aurois-je pas suffisamment acquitté cet emprunt ? J'ai fait plus, j'en ai payé l'intérêt, même au milieu de mes défaites, & pendant un long intervalle. Comment pourroient-ils donc m'accuser de mauvaise foi ? Quels deniers m'ont-ils prêtés d'ailleurs ? Les miens, ceux qu'ils me déroboient à la pêche du hareng, qu'ils faisoient, qu'ils font jusques sur mes côtes, à la pêche de la morue, de la baleine, qu'ils font malgré le privilege exclusif que m'accor-

doit l'empire des mers ; les deniers qu'ils gagnent en introduisant mille marchandises de contrebande dans l'enceinte de cette île, en exportant des objets prohibés, en voiturant par toutes les mers les marchandises des autres nations, quoique j'en eusse seule le droit exclusif. . . . La liste de mes griefs ne finiroit pas, un seul les absorbe tous, je suis aux abois ; & malgré les traités les plus saints, la Hollande m'a refusé son aide ; elle a osé plus, elle a fourni des secours aux rebelles, elle a continué son commerce avec mon ennemie ; & ne consultant que son intérêt personnel, elle s'obstine à garder une perfide neutralité. Elle-même hâte donc le moment de la ruine où je vais être plongée ; elle même contribue à m'enlever ces contrées fertiles de l'Amérique, dont les revenus servoient d'hypothèque à sa créance. Or, suivant tous les jurisconsultes, l'enlèvement du gage par le débiteur même, libère son créancier.

Au surplus, la banqueroute honnête que je médite pour le bien de mes enfans, peut-elle appauvrir les Hollandois ? C'est forcer le coffre d'un avare sur le point de mourir, & qui,

quand il vivoit , n'en a aucun besoin. En effet , qu'ont-ils besoin du plus immense capital , ces mangeurs de légumes & de fromage , ces jeûneurs sempiternels , qui auroient défié en austérité , en sobriété , les plus braves anachorettes de la Thébàide ? Du moins , mes délicats voisins de la Seine , boivent à grands flots les vins les plus délicats du midi , s'habillent des fourrures les plus recherchées du nord , prodiguent l'or & les diamans dans leurs ameublemens ; ils jouissent en un mot à grands frais ; & une banqueroute , en tarissant la source de leurs richesses , tarit la source de leurs plaisirs. Mais les Harpavons Hollandois , en perdant leur chère cassette , ne perdent que des plaisirs imaginaires.... Qu'ai-je besoin enfin de tant d'excuses auprès d'une nation qui n'existe que par moi ? Asservis par moi , n'osant penser , agir , parler que d'après mes ordres , si les Hollandois respirent , c'est parce que leurs jougs me sont utiles. Ce ne sont plus des ri-vaux , mais des esclaves , que j'entretiens en eux. Un maître doit-il compte à son esclave de l'argent qu'il trouve dans sa poche ? Je te vois sourire , mon cher lord North : ma dia-

lectique te séduit , tu vas succomber à la tentation. Arrête!... Et ces bons Suisses qui jouent aussi un certain rôle dans ma dette, que leur diras-tu ? Ils ont gagné cet argent qu'ils m'ont prêté, en vendant des hommes aux autres puissances pour me battre. Cet argent étoit donc illégitimement acquis. J'ai mes raisons pour soutenir ce système, car d'une pierre je fais deux coups. Avec ce remord officieux de délicatesse, je me libère d'un capital considérable, & je m'acquitte envers de petits princes Allemands pour le paiement de quelques spadassins Germaniques que j'ai fait tuer en Amérique.

Mais d'ailleurs, une raison de la plus saine politique m'engage à ne pas leur payer cette dette. Ces vertueux républicains des monts Cenis & Jura nous retracent les austères Spartiates ; comme ces derniers, ils doivent à l'absence du luxe des richesses fictives que l'on appelle métaux, leur liberté, leur vigueur, leurs beaux jours au milieu de la corruption & des désordres qui rongent les autres gouvernemens. En versant dans mon sein les trésors qu'ils tiroient des autres nations, ils se débar-

soient d'un poison violent , & ce feroit leur
 faire un présent fatal que de le leur rendre ;
 car à la suite de cet or marche le peuple er-
 rant , qui en fait un trafic honnête ; les dis-
 sipateurs qui corrompent les filles , s'enivrent ,
 & détruisent la belle simplicité des mœurs ;
 les tyrans qui séduisent par cet appas les
 âmes basses , s'en font un cortège redoutable ,
 & jettent dans les fers les citoyens libres qui
 veulent lutter contr'eux ; à sa suite , en un
 mot , marchent tous les vices , tous les cri-
 mes réunis. Que les seuls républicains de
 l'Europe rejettent donc cet or destructeur qui
 entraîneroit leur ruine ; qu'ils rappellent leur
 antique simplicité ; qu'un nouveau Licurgue
 s'élevant chez eux , enfouisse ou me confie
 toutes ses richesses meurtrieres ; qu'il institue
 des réfectoires publics & cent autres beaux
 établissemens ; & les treize cantons conservant
 leur liberté , leur pureté , d'âge en âge , fer-
 viront d'exemple au reste de l'Europe , qui les
 admirera sans les imiter , & de texte éternel
 aux faiseurs de systêmes politiques. La Suisse
 doit s'instruire par mon malheur , par la situa-
 tion du Portugal , & de l'Espagne. La soif de

l'or m'a perdue , comme il a perdu ces autres états ; ils sont dépeuplés , je suis humiliée. La Suisse seroit bientôt l'un & l'autre , si jamais elle avoit un accès de cette fièvre d'amasser des métaux , qui agite les autres puissances. L'or est un poison : comme Mithridate , je me suis familiarisé avec lui ; mais ce poison a insensiblement dérangé mon organisation , dont tous les remèdes ne peuvent réparer le délabrement. Je me borne à instruire mes semblables ; je me plais trop à voir encore luire dans un petit coin de l'Europe un rayon de cette liberté obscurcie par-tout ailleurs , obscurcie même sur les bords de la Tamise. J'aime trop , en un mot , les Suisses , pour leur rendre un argent funeste , qui ne serviroit qu'à les corrompre ; je sacrifie la bonne foi dont je me suis toujours piquée , à mon amitié , à mon amour de l'humanité & de la liberté ; & si l'on m'accuse de peu de délicatesse à remplir mes engagemens , au moins le beau motif qui me guide , me servira d'excuse.

Je ne ferois pas les frais d'un si long sermon pour les Espagnols & les François , qui ont joué dans mes fonds. Je ne parle point ici de

repréfailles , au moment de la mort on oublie les haines anciennes ; mais fi l'intérêt de leur patrie les touche , ils doivent plutôt encourager mon noble projet de faire banqueroute , que de s'y opposer. Si par-là mon crédit s'éteint , leur crédit s'en accroîtra ; ils s'enrichiront de mes pertes , ils s'enrichiront même de celles que je leur fais effuyer. L'or du Pérou qui , par des canaux secrets , se rendoit , s'engloutissoit dans Londres , restera chez eux. Maîtres dans tous les marchés de l'univers , les François n'auront plus à craindre de concurrents ; car le crédit augmentant toujours en raison du grand nombre des affaires , de l'étendue du commerce , de la sûreté des paiemens , quel peuple a plus de titres qu'eux , pour avoir un crédit immense ?

Après avoir satisfait mes créanciers étrangers , comment m'acquitter envers mes propres sujets ? Par la banqueroute même. Ceux qui m'ont prêté recueillent à la vérité des intérêts ; mais ils paient les impôts qui servent à les acquitter : ils reçoivent donc d'une main pour donner de l'autre. Or , plus d'intérêts , plus d'impôts : je leur épargne par-là la dou-

ble manipulation qu'ils étoient obligés de faire. Peut-être s'écrieront-ils que la proportion n'est pas exacte; mais en le supposant, comptent-ils pour rien l'affranchissement de la dette étrangère que je me procure par la même opération? comptent-ils pour rien la diminution des entraves sous lesquels gémissoit le commerce? Délivré du fardeau qui l'accable, il renaitra, il s'accroîtra; le commerçant ne touchera plus d'intérêts d'un capital antique déjà dix fois payé; mais en récompense, il payera moins à l'état, vendra plus, vivra mieux, & tous en feront plus heureux.

Quelle clarté nouvelle répand cette opération sur l'administration de mes finances! Ce chaos si compliqué se débrouille; les mains qui s'appliquoient à redoubler la confusion, cessent leurs horribles manœuvres; la finance n'est plus une science mystérieuse & impénétrable, elle devient toute simple; je la circonscrirai dans des limites si claires, qu'il sera impossible de les franchir sans être accusé d'iniquité ou d'ignorance. Alors mes revenus étant clairs, ma dépense étant limitée, les comptes en étant apurés par la nation elle-

même, le crédit fleurira avec le commerce, malgré l'échec que lui aura causé ma faillite. Les nations étrangères s'empresseient encore de verser de l'or dans mon île, aujourd'hui que je suis écrasée de dettes : que ne feront-elles donc pas, lorsque je me serai délivrée de ce fardeau ? C'est l'espoir d'être payé, qui fait naître la confiance ; elle sera fondée alors ; & si la crainte de perdre attire aujourd'hui leur argent, la certitude du gain sera un aimant bien plus puissant encore. Ce point une fois décidé, je passe aux retranchemens que je veux faire dans mes possessions.

Ma situation douloureuse exige des ménagemens : ma puissance s'écroule, parce que sa base est trop petite pour soutenir un poids si énorme : commençons par élaguer les branches inutiles ou dispendieuses de ce tronc ébranlé.

La nature n'a sans doute uni l'Angleterre & l'Ecosse que pour en faire un seul état. Plus considérable que l'Irlande qu'elle a jetée dans son voisinage, l'Angleterre devoit l'assujettir, parce qu'elle auroit eu dans elle une rivale éternelle. Ces trois états réunis ne

doivent en former qu'un, leur intérêt doit être un, & ils doivent perdre dans un seul nom, les différens noms que l'antiquité leur imposa. On a méprisé ce principe simple qui devoit guider l'administration, pour outrager les Ecoffois, & violer sans cesse les privileges d'égalité des Irlandois. Qu'en résulte-t-il ? Des émeutes, des révoltes même, une interruption dans le commerce des deux nations, une diminution dans les revenus publics. Cette imprudence peut devenir dangereuse. Le feu se couve, la sédition fermente, elle peut éclater ; les Irlandois pourroient, comme les Américains, trouver l'excuse de leur schisme dans la force de leurs armes, dans la foiblesse de leurs ennemis. Rétablir une parfaite égalité entre les trois nations, c'est éteindre toute espece d'antipathie, c'est unir tous les esprits vers un seul but, c'est procurer le bonheur général. Quelques marchands peut-être des villes les plus considérables feront des pétitions. Mais quand ces honnêtes *Gentle men* n'abserberoient pas tout le commerce, quand leur luxe diminueroit, quand il y auroit une répartition plus égale des biens, en résulte-

roit-il un si grand mal pour l'état ? Que lui importe que l'or qui circule dans son sein soit plutôt à Londres , à Bristol , qu'à Dublin , qu'à Edimbourg , si le revenu public se perçoit partout , s'il est toujours le même ? Le grand intérêt de l'état est , que tous les citoyens vivent avec le plus d'égalité possible. Les privilèges , les distinctions tuent cette égalité. Il faut donc les anéantir. Le commerce sera moins brillant dans certaines villes ; mais circulant par un plus grand nombre de canaux , il fertilisera une plus grande étendue de terrain. Voilà le principe qui doit guider l'administration intérieure de cette île. Au-dehors je veux la simplifier bien davantage. Je suis convaincue d'abord , par les démonstrations d'un publiciste moderne , que le système des colonies en Amérique est une absurde folie , que c'est une extravagance d'avoir sa maison de campagne à 2000 lieues de chez soi , de s'enchaîner par l'habitude à des jouissances dont le transport nécessite autant de dépenses , est sujet même en tems de paix à autant de dangers & de retards , & exposé en tems de guerre à autant de pertes , à autant d'efforts.

Je

Je suis convaincue que chaque possession nouvelle qu'une puissance acquiert du côté du nouveau monde, est une prise de plus qu'elle donne au loin sur elle à la fortune, une source d'affoiblissement de plus qu'elle ouvre dans son propre corps, une dépendance universelle de plus qu'elle contracte.

Persuadée de la vérité de ces opinions lumineuses, puisées dans une profonde théorie que confirme l'expérience, pour ne plus donner de *prise sur moi à la fortune pour me corroborer, pour me sevrer de toute dépendance étrangère*, je renonce de bon cœur à ma maison de campagne en Amérique, qui avoit plus de 1500 lieues en long, qui ne me fournissoit que des objets de superfluité, & que j'étois obligée d'entretenir à très-grands frais. Je renonce encore à mes petites maisons de campagne que j'avois aux Antilles, comme Saint Vincent, la Dominique, la Grenade; & je les quitte avec d'autant moins de regret, qu'un honnête ministre (25), gazetier de son métier,

(25) *L'honorable M. Bate, auteur du Morning post, qu'il faut faire connoître à la France comme chargé d'ameuter les Anglois, en parsemant ses feuilles d'invectives contre la France.*

a démontré qu'elles m'étoient onéreuses. J'abandonne même celles que la bonté de mes ennemis ne m'a point enlevées. Ce sont des loupes qui absorbent tout mon sang. Si elles procurent des jouissances à mes sujets , elles m'occasionnent des dépenses. Les sombres habitans de mes bords dissiperont moins de sucre dans l'infusion amère qu'ils savourent avec tant de délectation. N'ayant plus de sucre , ils boiront moins de thé , mangeront moins , & se vouant à la sobriété , ils ne seront plus , comme aujourd'hui , des sépulcres vivans de chair animale.

Par une conséquence de cet abandon bien raisonné , je laisse aux François la folie d'avoir des forts en Afrique. J'en possédois quelques-uns , ils me les ont enlevés. Dieu soit loué ! ils m'ont délivrée d'un grand fardeau. Le Sénégal seul me coûtoit d'entretien plus de 30,000 liv. A quoi me serviroient d'ailleurs ces forts ? A favoriser le commerce infame de la liberté des noirs. N'ayant plus de cannes de sucre à planter , à moudre , à exploiter , je n'ai plus besoin de leurs bras. Mes colons ne les affommeront plus , ne les ex-

termineront plus , & ne mériteront plus les anathèmes que la philosophie a lancés contr'eux. L'individu Africain fumera tranquillement sa pipe , sans craindre d'être transporté à 1000 lieues de son pays , pour travailler pour d'autres gens à 2000 lieues de lui , qui ne le connoissent pas. Pour avoir un couteau ou de l'eau-de-vie , il ne vendra plus son pere ou son enfant : l'Européen ne sera plus le bourreau du negre. Il n'y a pas un grand mal à tout cela.

Pour mes colonies orientales , le renoncement me tient plus au cœur. Chacun fait comme le grand Clive , (26) imitateur du grand Pompée , détruisit tous les pirates qui désoloient les mers de l'Inde , & pilloient mes comptoirs : comme , distribuant à son gré les couronnes , il chassa du trône du Mogol un certain *Suzala Doula* , qui ne lui avoit rien fait , pour y établir un intrus qui s'appelloit *Jaffer* , qu'il ne connoissoit pas davantage : comme il prit Chandernagor aux François , à qui il n'avoit point déclaré la guerre : comme

(26) *En 1758.*

il mit à la raison les Nababs de l'Inde : comme enfin il fit mourir de faim 20 ou 30,000 hommes. C'est qu'apparemment la population étoit trop nombreuse. Le grand Clive n'aimoit pas les ingrats. Le fils de ce *Jaffer*, à qui il avoit fait présent de la couronne du Bengale, le trahit, ses joint à ses ennemis. Clive le défait dans cinq batailles rangées, & s'empare du pays immense de Bengale pour la compagnie d'Angleterre, & son commis devient souverain de cette belle partie du monde. Cette conquête a mis le comble à la grandeur de cette compagnie, à qui je vends en gros le droit de piller en détail les sectateurs paissibles de Vistnou. Ces hommes simples ne suivant que la nature, étoient heureux avant que l'avarice doublât le cap de Bonne-Espérance. La cupidité européenne les a relancés jusques dans leurs asyles, a fouillé dans les entrailles de la terre, dans le sein des mers, pour en arracher les trésors qu'elles renferment, & qu'ils dédaignoient; à forcé leurs mains pures de se prêter à de rudes travaux, les a chargées de chaînes, & tout cela pour parer les oreilles d'une Européenne de quel-

ques diamans , pour meubler nos appartemens de toiles peintes , pour empoisonner notre estomac avec plante amere , & notre nez avec une poudre noire , &c. &c.

Il est clair qu'il falloit , pour assurer ces établissemens humains & nécessaires , élever des boulevards menaçans , creuser des fossés , arborer l'étendard de la destruction , effrayer ces artisans paisibles ; qu'il falloit en un mot , pour étendre le commerce de ma compagnie , & fournir au faste de mes Nababs Européens dans l'Indostan , lier les mains de tous les habitans , s'emparer de leurs propriétés ; & c'est ce que ses administrateurs ont bien exécuté. Ils sont parvenus , à la vérité , à dépeupler ce beau pays , à dégrader le reste des habitans qu'ils ont épargnés , à multiplier le nombre de leurs ennemis , à faire détester le nom anglois. Mais que leur importe cette haine , lorsque le pays est rempli de forteresses hérissées de bronzes menaçans , lorsqu'aucun rival n'ose paroître dans ses mers , lorsque le plus petit établissement françois y est détruit ?

J'avoue que j'ai été vivement tentée d'imiter les Nababs de ce pays divisé en tant de

souverainetés , en me rendant souveraine du Bengale , cette branche magnifique du vaste empire des Mogols. *Holwell* , dans une savante dissertation où sa conscience délicate se déploie , a dissipé mes scrupules , calmé mes remords sur la légitimité de cette usurpation. Car , quel plus grand bonheur peut-il arriver au stupide adorateur de Brama , que d'être gouverné par l'intelligent Européen , qui met dans son commerce tant de bonne foi , tant de douceur dans son administration ? La prudence m'a cependant éloigné d'adopter ce projet. Je craignois de me donner dans mon représentant aux Indes , un rival qui n'auroit pas tardé à secouer mon joug. J'ai mieux aimé exploiter le Bengale en traitant avide , que de le gouverner comme un bon prince. Cependant , malgré ma politique , je ne puis aujourd'hui cacher mes craintes. La révolution de l'Amérique m'ouvre les yeux sur le fort qui me menace aux Indes. Non , il n'est pas naturel qu'une petite îlle commande à un vaste pays , dont elle est éloignée à une distance immense. Si elle parvient à le tenir quelque tems sous son joug , ce ne peut être

qu'en faisant sans cesse des efforts farnaturels. Mais il arrive un moment où l'esclave frémissant de son opprobre , mesurant l'intervalle qui le sépare de son oppresseur , secoue ses chaînes & réussit à recouvrer sa liberté. C'est ainsi que les Portugais ont perdu cette puissance accidentelle qu'ils avoient acquise dans les Indes. La même destinée m'attend , je veux prévenir ce coup fatal. J'ai conquis par les armes , par la fourberie , par la cruauté ; je périrois par les mêmes causes , si je ne prenois le parti d'abandonner encore la maison de campagne que j'ai aux Indes orientales. Sa ruine est imminente. *Saia Doula* de Dehli , les Marates de leurs montagnes , les Gates d'Agra , les Nababs du Décan , & l'implacable *Hyder-Aly* , la menacent de toutes parts. J'anticipe leurs desseins , j'ôte encore cette prise à la fortune sur moi. Que les autres Européens aient l'absurdité d'entretenir des comptoirs , des forts , des vaisseaux , pour tirer du thé & des toiles de l'Inde ; je les plains & ne veux plus les imiter. Je me borne à être commerçante , sans avoir la manie d'être propriétaire par-tout l'univers ; je restreins

mon existence politique , pour la rendre plus solide & plus durable. Cette maniere de calculer n'obtiendra peut-être pas le suffrage de ces actionnaires qui s'embarrassent peu de la mort de quelques centaines de negres , ou des tourmens des pauvres Indiens , pourvu qu'ils partagent tous les fix mois un dividende de cinq pour cent. L'égoïsme les guide dans leur maniere de voir , l'humanité & le bonheur fondent celle que j'adopte. Ils diront que cet abandon tend à rendre la France souveraine des mers ; & moi je leur dirai qu'une souveraineté universelle sur terre ou sur mer, est une absurdité politique qui se conçoit rarement , dont l'exécution est impossible aujourd'hui , qui réussissant même , ne pourroit long-tems subsister. Je leur dirai que la mienne étoit contre nature , & que je devois la perdre. Ils me crieront que la France , profitant de cet abandon , va m'anéantir ; & moi je leur répondrai que , quand la France le pourroit , elle ne le voudroit jamais ; que Rome se repentit d'avoir détruit Carthage , & que Sparte vécut un siecle de plus pour avoir laissé subsister Athenes. J'irai plus loin , & je

dirai que l'exemple que je donne pourra influer sur toutes les autres puissances , & les engager à m'imiter. Quand elles verront les avantages qui découlent de ce plan , quand elles verront qu'au loin , il ne faut que du commerce & point de colonies , qu'avec l'un le gain est clair , qu'avec les autres la perte est inévitable , elles renonceront aussi-tôt à ces fatales émigrations qui ruinent la métropole , ou la rivalisent.

En suivant ce nouveau régime , mon commerce rentrera donc dans les bornes que la nature lui avoit prescrites , & qu'il n'auroit jamais dû franchir. J'ai des mines d'étain ; mes moutons me fournissent de superbes laines ; mes manufactures sont bien entretenues ; je vends ma laine aux François pour avoir leurs vins de Bourgogne & de Bordeaux ; les mers qui m'environnent me fournissent d'excellens poissons , des saumons , des harengs ; je prie les Hollandois de s'éloigner de mes côtes ; je fais cette pêche moi-même , & j'en porte le produit aux peuples d'Italie & de Provence , qui jeûnent saintement le carême ; ils me donnent en échange leurs huiles. Je

n'impose plus aux Portugais la loi si tyrannique, de ne vendre qu'à moi seule leur or, leurs diamans du Brésil, leurs bons vins d'Oporto, de n'acheter que de moi seule les denrées dont ils ont besoin. Cette loi fut une suite des convulsions politiques qui m'ont jetée dans le délire depuis trente ans. Je laisserai remonter paisiblement le Tage à tous les vaisseaux des nations qui voudront habiller, nourrir, entretenir ses habitans; je prêcherai la liberté du commerce, parce que tout commerce tyrannique, tout commerce fondé sur l'usurpation, sur la force, n'a qu'un tems, & s'anéantit avec rapidité. Mes fiers Anglois, nourris dans des principes bien opposés, auront de la peine à s'accoutumer de cette modération; mais ils joueront le rôle qu'ils jouoient aux Indes, lorsqu'ils y arriverent la première fois, dans le moment où le fameux Albuquerque remplissoit l'Indostan de la terreur de son nom. Ils étoient soumis, ils rampoient même auprès du sanhedrin de Calcutta.

Je ne leur dis pas de ramper, mais je leur dis d'être modérés, d'éviter les guerres de commerce, parce que c'est le comble de la

démence politique, de répandre, de protéger par-tout la liberté générale dans le commerce. Le moment n'est pas loin, où elle doit être adoptée par tous les peuples commerçans ; ils commencent à s'éclairer, à voir que la guerre détruit, quand le commerce crée. L'un occupe utilement des millions de bras, excite dans les campagnes à reproduire, dans les ports à naviguer, dans le centre de l'état à élever des manufactures ; répand dans toutes les classes les richesses & le bonheur. La guerre de commerce ne peut s'allumer dans un coin, qu'elle ne cause un embrasement universel. Impôts multipliés, emprunts qui ruinent d'avance la fortune des citoyens, immobilité dans tous les bras, destruction des fortunes particulières, engourdissement général ; voilà les fatales conséquences qui tombent à la fois sur les vainqueurs & les vaincus. Or, le vrai moyen de tarir la source des guerres de commerce, les seules qui troublent à présent l'univers, c'est d'introduire une liberté générale de commerce, d'ouvrir tous les ports indistinctement à toutes les nations ; d'anéantir les entraves qu'on s'est

empressé de multiplier par-tout. Qu'une seule puissance donne l'exemple, & toutes reconnoissant alors le but de cette nouvelle politique, se hâteront de l'imiter. Toutes y gagneront ; chacune pourra recueillir sur l'élément qui lui est propre, sans être forcée à redouter un maître. La liberté d'importation & d'exportation regnera entr'elles, comme entre les provinces d'un même royaume ; de là une harmonie universelle ; de là plus de guerres, puisqu'il n'y a plus de commerce exclusif. Les ports ne seront plus hérissés de barrières odieuses, de douanes, ni de cette foule de commis qui, en enlevant à l'état des bras précieux, tourmentent encore ceux qui lui donnent la vie ; plus de prohibitions, plus de contrebandiers ; c'est diminuer le nombre des indigens, & prévenir ces excès de barbarie judiciaires, que la force se permettoit contre la misère désarmée. Ainsi de cette liberté générale résultent deux avantages : paix au-dehors, bonheur au-dedans.

La marine de chaque nation ne sera donc plus un amas redoutable de forteresses ambulantes, prêtes à écraser le premier rival qui
se

se présente , & toujours onéreuse au peuple qui l'entretient. Les matelots ne feront plus changés en soldats ; & ces vaisseaux de guerre , tant de fois teints de sang , vieillissant dans nos ports , attesteront nos folies passées , sans servir à en renouveler le spectacle.

Si la marine militaire est dès-lors inutile , il ne fera pas davantage nécessaire d'entretenir de nombreuses armées de terre. Jusqu'au dernier siecle l'Europe ne connut point cette fatale nécessité de conserver , au sein de la paix , les apparences de la guerre , & de nourrir des milliers de soldats oisifs , prêts au premier signal , à égorger la victime qu'on leur désignoit. L'ambition d'un seul homme a causé cette multiplication excessive de troupes ; la crainte a fait suivre aux autres souverains le même système militaire. Dans cet empire qu'environnent les mers , il est inutile , onéreux , funeste même. Inutile : il n'a besoin ni de fortifications régulières , ni de troupes réglées ; sa position , l'inconstance de l'élément qui le sépare des autres états , & mille autres circonstances locales , le défendent contre toute espece d'invasion : c'est aux vents qui doit lais-

fer le soin de détruire ses ennemis. L'invincible armada de Philippe II éprouva leur fureur , & l'Angleterre fut sauvée. Onéreux : il faut une solde considérable pour la milice nationale , des fonds pour payer cette solde , & par conséquent des impôts perpétuels. Il faut que l'entrepreneur des vivres gagne , que le commis pille , que les gens du secrétaire d'état s'enrichissent , & le peuple paie tout cela. Le célibat , auquel ces soldats sont condamnés , nuit à la population : rassemblés , il en meurt un plus grand nombre , il faut recruter sans cesse. Les graces qu'on leur accorde étant dans la main du souverain , sont une chaîne qui les lie l'un à l'autre , en les séparant de la patrie ; & la milice nationale n'est presque toujours qu'une milice royale. Funeste : sous le prétexte de maintenir la sûreté au-dehors , les troupes servent à préparer la servitude au-dedans ; avec cet appui , les chefs sont tentés d'opprimer les sujets ; la puissance exécutrice ayant la force en main , finit par écraser la puissance législative ou s'en emparer. La nation agit donc sagement , en forçant Guillaume lors de la paix à licentier

ses troupes ; elle agit sagement en se servant dans le danger , de troupes étrangères , en donnant la préférence à la marine sur l'armée de terre. Tout citoyen aisé veut être officier , où l'officier est estimé. Le préjugé contraire pour la marine a produit & produira d'excellens marins en Angleterre.

C'est en élaguant ainsi une foule de branches dispendieuses ; c'est en réduisant la marine militaire , supprimant les milices nationales , &c. que je parviens à diminuer le groupe effrayant des impôts qui écrasent actuellement la nation. Il est impossible de détailler toutes les formes sous lesquelles s'est déguisée la rapacité ministérielle pour tirer adroitement le sang le plus pur du peuple. Au moment où il est à l'agonie , l'adroit financier tâte encore son pouls ; & malgré sa foiblesse , il ne cherche à lui prolonger la vie , que parce que sa mort lui ôte toute ressource pécuniaire. Que n'a-t-il pas soumis à l'impôt ? Productions premières , commerce , industrie , tous les élémens ont été assujettis à des droits onéreux , perçus par des moyens plus onéreux. L'Angleterre libre n'offre que l'aspect du triste esclavage ; car ,

comment peindre autrement ses péages , ses douanes , ses essaims de commis , &c ? On croit ce mal incurable , il ne l'est point. Simplifions l'impôt , épurons les mains qui le perçoivent , & le peuple payera moins , tandis que l'état touchera davantage.

Voyez quels avantages découlent de ces opérations : leurs résultats sont géométriquement chaînés. Que l'impôt soit un , & sa perception sera simple ; simple , elle sera insusceptible de ces manœuvres qui enrichissent les financiers en épuisant le peuple ; simple , & peu considérable , & ne frappant que sur un objet , il ne gêne plus le commerce dans sa circulation , le génie de l'industrie dans son effort , les manufactures dans leur développement. Plus de ces dépenses extraordinaires , dont la multitude des impôts surchargeoit le commerce. Le prix des matieres premières , de la main-d'œuvre , diminue ; le prix des denrées , des marchandises , suit le même cours , tout se met au niveau ; & l'Anglois qui ne devoit qu'à ses forces la préférence que les étrangers donnoient à ses marchandises , la devra aux avantages seuls qu'il offrira.

Cependant il ne faut point nous faire illusion : malgré ces changemens , ces réformes , je ne puis espérer de remonter à la place dont les derniers événemens m'ont fait descendre. La France doit dominer à son tour , & je dois lui résigner ma grandeur.

Je l'institue donc ma légataire universelle , quoiqu'elle m'ait souvent maltraitée. Je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait , en faveur de ses bonnes intentions pour le bien général. Je lui abandonne mon empire sur les mers , le premier rang entre les puissances Européennes , & je partage avec elle mon commerce avec les Américains. Mais si , du sein de mon malheur , mes conseils peuvent encore lui être utiles , je lui dirai : vous voilà parvenue à humilier une puissance rivale depuis un grand nombre de siècles : vous voilà remontée au rang que je vous avois enlevé. Profitez de mes fautes , connoissez , évitez les écueils , contre lesquels mon orgueil imprudent a échoué. La nature a mis des bornes à la grandeur humaine ; si l'ambition insensée les franchit , elle ne trouve qu'un abyme. Il ne faut pas se flatter de faire toujours illusion. Les états

applaudissent à vos succès, parce qu'ils voient votre modération ; ils en deviendront jaloux, s'ils voient que vous en foyez vous-même ébloui ; ils deviendront vos ennemis , si vous voulez en abuser : vos forces ne suffiront pas pour en triompher , vous vous épuiserez. Rome s'est élevée par des guerres , la guerre alors nourrissoit la guerre ; mais tout est aujourd'hui changé. La constitution universelle de l'Europe s'oppose à la possibilité des conquêtes. Le souverain qui a la manie d'être conquérant , s'affoiblit même par ses succès ; & les plaies secretes qu'il fait à son état, le mettent bientôt près du tombeau. Voilà le sort qui menace toutes les puissances ambitieuses : en vous exposant aux mêmes dangers , vous aurez le même sort. La sagesse, la modération, la bienfaisance vous soutiendront au contraire dans la place éminente que vous devez occuper. Voilà les sages conseils que mes ministres auroient dû me donner au commencement de cette fatale guerre, & je ne ferois pas réduite à faire aujourd'hui mon testament. Mais lord North aimoit mieux me cajoler, applaudir à mes fantaisies ; il me traitoit comme

un corps vigoureux, tandis que , sous un air d'embonpoint je cachois toutes les infirmités de la décrépitude.

Si la France veut suivre le contrepied , elle fera toujours assez puissante pour tenir la balance entre tous les états Européens ; mais elle ne sera jamais assez forte pour leur donner des loix , elle trouveroit un tombeau dans sa gloire. La manie d'établir beaucoup de colonies lui feroit aussi funeste que celle des conquêtes. Toute colonie est une excrescence du corps politique , qui finit par le ronger. Je me suis épuisée pour soutenir celles que j'avois en Amérique , & leur désertion me met à deux doigts de ma ruine. Quelques comptoirs aux Indes orientales servant en même tems d'asyle pour les vaisseaux , d'entrepôt pour les marchandises , doivent suffire à ses vues : de grands établissemens exigent de grandes dépenses , & ces dépenses épuisent les états. Qu'elle s'instruise par l'histoire des malheurs de sa compagnie des Indes qui , malgré le génie de Colbert , l'appui de Louis XIV, le crédit que lui donna le systême de Law , a fini par s'écrouler , ouverte & lésardée de

toutes parts , fans avoir jamais pu compenſer en aucun moment ſes pertes par des profits réels. Cet exemple & cent autres inſtruiront utilement le jeune prince qui gouverne la France , & ſa modération annonce qu'il ſera aſſez grand pour dédaigner la manie des conquêtes.

Léguer Gibraltar à l'Eſpagne , c'eſt lui faire une reſtitution de conſcience ; car je ne l'ai eu originairement qu'à titre de dépôt. Son port m'a ſervi aſſez longtems pour inonder l'Andalouſie de mes tabacs de contrebande. Mais cette clef de la Méditerranée me coûtait (27) prodigieusement à entretenir : au fonds je n'en vois pas la grande utilité. Pour vendre mes draps au Levant , je n'ai beſoin ni d'eſcadres , ni de forts pour protéger mon commerce contre les Européens ou les Africains. L'empereur de Maroc , en dépit de l'alcoran , commence à être un peu raifonnable ſur l'article du chriſtianisme. En établifſant une bonne législation , il tirera ſes ſujets de l'infame métier des pirates , qu'ils exer-

(27) Depuis 1704 juſqu'en 1725 , elle a coûté 6,000,000 liv. ſterl.

cent au nom de Dieu & du prophete. Maroc fera plus peuplé, plus heureux, & les incirconcis l'en aimeront davantage.

Il est clair que l'Espagne doit avoir part au commerce de mes ex-colonies; mais pour en profiter, elle a de grands établissemens à faire; elle a ses dix royaumes à repeupler, l'agriculture à relever, des manufactures à former. La France jouit de tous ces avantages, dont elle manque, & doit conséquemment la laisser loin d'elle dans la carrière du commerce. Si l'Espagne osoit faire quelques grands sacrifices, elle pourroit monter au même rang; mais ses mines d'or enlèveront toujours des milliers de bras au commerce & à l'agriculture, & ces deux branches languiront tant qu'elle ne fermera pas la source des funestes trésors du Potosi. Que gagne-t-elle à les exploiter? Elle en tire de l'or, mais cet or n'apporte aucun avantage ni à elle-même, ni au public. Elle fait passer tous les ans dans l'Europe une quantité considérable d'argent, sans en devenir plus opulente; elle ne conserve sa domination aux Indes, qu'en se dépeuplant en Europe. Le public n'y gagne

rien , puisqu'il est absolument égal de se procurer les mêmes denrées avec cent marcs ou avec un marc : il seroit même très-avantageux au genre humain d'avoir peu de métaux qui servent de gage d'échange. L'Espagne doit donc suivre mon exemple , & renoncer comme moi à la vaste *maison de campagne* qu'elle a en Amérique , qui sert de cachot aux malheureux Indiens , de gouffre pour les Espagnols : maison qui la dépeuple sans que ses mines l'enrichissent.

Qu'elle ne redoute pas cependant du Mexique ni du Pérou , le fatal abandon que j'éprouve de mes colons. Les Indiens sont depuis si longtems apprivoisés au joug , que jamais le projet d'une révolte n'entrera dans leurs cerveaux abâtardis. Pour le bien de l'humanité , la main habile des Loyolistes a façonné à l'esclavage la tête flexible de l'automate du Paraguay , & les montagnards du Chili ne ressemblent en rien à ceux du mont Cenis , ni aux Marattes de Guzarate , qui viennent tout récemment de *burgoyner* à Poonak mes pauvres Anglois.

Dans la détresse où je suis réduite, je vois une foule de nations qui s'empressent de profiter de mes fautes, & de partager mes dépouilles. La Suede s'offre d'abord à ma vue. Brillante sous Gustave-Adolphe, elle donne des loix à l'Allemagne, régle le sort de l'Europe dans la guerre de 30 ans. Elle jouit encore d'un éclat éphémère sous l'Alexandre du nord; mais malheureuse pour avoir eu des rois qui n'étoient que guerriers, du despotisme militaire elle tombe dans l'anarchie. La foible main de leurs successeurs ne peut supporter le sceptre; les sujets se plaignent: audace d'un côté, foiblesse de l'autre, hypocrisie dans les deux partis, voilà ce qui caractérise ce schisme national. Mais l'anarchie n'a qu'un tems; le prince triomphe ici; le bonheur national reparoit sous ce despote intelligent; on commence à sentir que la guerre n'est qu'un fléau qui écrase également les vaincus & les vainqueurs, que le commerce est l'ame des états. La Suede tourne enfin les yeux vers le midi de l'Europe & les Indes; & en proscrivant de son sein le luxe & les superfluités, elle s'enrichit encore, en exportant chez l'étranger les productions de son sol.

Dans son voisinage , le royaume de Danemarck profite adroitement de mes démêlés. Ses ports sur la Baltique sont autant de sources fécondes de richesses qui , distribuées par mille & mille canaux , vivent insensiblement la masse si long-tems engourdie de cet empire , que les Christiern avec leurs verges de fer , n'ont fait qu'appauvrir & ruiner. Le Danois est peut-être l'unique peuple qui jouisse d'un bon code de législation ; & les soins que le gouvernement donne à l'encouragement de l'agriculture & des manufactures , préparent la voie à un commerce immense. Heureux peuple , si la fureur d'avoir des colonies lointaines ne le faisoit pas , & si son petit comptoir de Tranquebar aux Indes ne devient pas Pondichéry ou Madras ! L'accroissement dans ce genre annonce la maturité , & la maturité touche de près au tombeau.

La Pologne est loin d'être parvenue à ce degré , quoique la nature l'ait favorisée d'une abondance étonnante de productions de première nécessité , de mines utiles. Le gouvernement féodal , sous lequel le peuple languit , met des obstacles insurmontables à l'industrie
qui

qui devoit en tirer parti, & rend nulle l'influence qu'elle devoit avoir dans les intérêts politiques de l'Europe. Dans d'autres gouvernemens, les bassins de la balance penchent ou d'un côté ou de l'autre ; mais ici il n'en existe pas même : les seigneurs y sont tout, le peuple n'y est rien. Le roi lui-même n'est qu'un instrument créé, & dépendant de cette multitude de tyrans. C'est ainsi qu'une constitution vicieuse anéantit toutes les facilités physiques que prodigue la nature à ce malheureux pays. Sans doute par son commerce extérieur, si le génie de la liberté le développoit, il pourroit le disputer aux premières nations de l'Europe. En envisageant les choses sous cet aspect, il auroit peut-être été à souhaiter pour son bonheur, que les puissances qui l'ont démembré, ne se fussent pas bornées à son démembrement.

Le colosse qui élève sa tête altière dans le nord de l'Europe, qui m'a souvent prêté son utile appui, dont j'ai en vain invoqué le secours dans cette guerre malheureuse ; ce colosse tiré de la poussière par Pierre premier, ébauché par la femme célèbre qui lui succéda,

perfectionné par celle qui tient aujourd'hui les rênes de cet empire ; ce colosse est encore loin d'être redoutable. La Russie a des déserts immenses , il faut les peupler. Les paysans gémissent encore sous le servage féodal , & par conséquent l'agriculture languit ; les arts appelés à grands frais des autres pays , semblent ne pouvoir prendre racine sur ce sol ingrat. Le commerce dans les villes est embarrassé par mille entraves , le gouvernement est lui-même le premier marchand ; en un mot , les seigneurs y sont trop puissans , & le peuple y est encore trop dégradé. Sans doute le génie de Catherine effacera ces défauts essentiels dans l'administration de ce pays , anéantira les chaînes , ouvrira des canaux au commerce. Alors la Russie pourra avoir quelque influence dans les affaires politiques & de commerce du midi de l'Europe ; mais jusqu'à cette époque , dont la date se perd dans un avenir lointain , elle doit s'interdire de vastes entreprises dans les pays éloignés , elle y pourroit succomber. Attentive à sa navigation dans la mer Noire , elle doit uniquement s'en occuper , abandonner , par exemple , Azoph , dont le port n'est

point assez commode , en établir un à Tangarow ou ailleurs , profiter en un mot de tous les avantages que lui offrent le Don & le Dnieper ; & s'inquiéter peu quel marchand voiturera de l'indigo ou du tabac pour les voluptueux habitans des parties méridionales.

Je lui dois ces bons conseils pour la bonne amitié qu'elle m'a vouée ; & si elle suit les principes de la saine politique , elle s'abstiendra toujours de jouer un rôle dans les guerres méridionales. La perfection de sa législation intérieure doit attirer la moitié de son attention , & elle doit donner l'autre aux mouvemens des états qui l'avoisinent.

La Turquie est de ce nombre. La mollesse de ses sultans , l'incapacité de ses visirs semblent devoir y perpétuer des orages que l'apathie des peuples & leur goût pour le plaisir devroient en éloigner. A peine sortie d'une guerre ruineuse , entreprise pour le stérile honneur de donner un roi à des brigands , la Porte s'est trouvée sur les bras un ennemi terrible. Les Persans se sont emparés de Bassora , ont menacé l'Arabie : d'un autre côté , la Syrie s'est révoltée ; l'Egypte déchirée par la

tyrannie des beys , a secoué le joug , & le redoutable capitán-bacha est occupé aujourd'hui à subjuguier les brigands qui désolent l'ancien Péloponese. Tant il est vrai qu'il est de la destinée des grands empires de ne pouvoir jouir long-tems de la paix. Tout état doit donc craindre son accroissement ; & partant de ce principe , la Russie doit plus être occupée du soin de peupler ses déserts que de les étendre.

On a accusé de cette ambition d'agrandissement les deux empires qui tiennent aujourd'hui la balance en Allemagne. Elle fut long-tems plongée dans l'anarchie & l'ignorance ; elle étoit alors déchirée par mille petits tyrans sous le nom de princes & de barons. Sous Charles V, l'Autriche tendoit sans doute à la monarchie universelle. Un cardinal, ministre de France, s'unit avec des protestans , pour écraser cette puissance catholique. Ce n'est pas la première inconféquence religieuse qu'offrent dans ce genre les fastes du monde. On a vu des papes se liguier avec le Turc pour écraser la France. L'Allemagne perdit dans la guerre de 1630 la pré-

pondérance que lui avoient acquise les victoires & les intrigues de Charles V; elle fut humiliée, dégradée à la paix de Westphalie. C'est la même histoire aujourd'hui, le nom seul est changé; mais s'il faut rendre justice à la vérité, depuis cette paix la maison d'Autriche a perdu de ses domaines, loin de les étendre: elle a perdu à la paix de 1738 deux (28) royaumes; au traité de Belgrade des places importantes; à celui de Breslaw, la Silésie; à celui d'Aix-la-Chapelle, plusieurs (29) duchés. Il est vrai que, pour se dédommager de ces pertes, elle s'est arrangée avec deux autres puissances, pour une partie de la Pologne qui étoit à sa convenance, & dont conséquemment le droit des gens ou du plus fort, ce qui est synonyme pour les souverains, l'autorisoit à s'emparer. Il est vrai que depuis ce tems elle n'est occupée que du soin d'ouvrir des canaux à son commerce extérieur: Ostende, Trieste lui offrent des facilités pour ce projet.

(28) *Les royaumes de Naples & de Sicile, Belgrade, Sabach, &c.*

(29) *Les duchés de Parme & de Plaisance.*

Elle s'est liée à la vérité par le (30) traité de 1731 ; mais quand une puissance est à l'agonie, respecte-t-on de pareils traités ? C'est la force qui les fait , c'est elle encore qui les rompt.

L'Europe ne doit point s'alarmer sur l'agrandissement momentané que procureroit cette nouvelle opération à l'Allemagne. Elle l'a trop long-tems regardée comme le centre de ses intérêts politiques , elle a trop long-tems cru que du moindre de ses mouvemens dépendoit sa destinée. Non , l'Allemagne ne sera jamais redoutable tant que , comme l'empire du grand Mogol , elle aura tant de Nababs souverains. La multiplication des petites branches du gouvernement féodal facilite la conquête à l'étranger , & s'oppose à l'agrandissement de l'état : constitution admirable suivant les publicistes Allemands ; car le chef des confédérés ne peut rien , puisqu'ils sont rarement unis , & le peuple y peut encore moins , parce que l'auguste baron qui le domine , l'écrase pour

(30) *Qui interdit le commerce des Indes orientales aux Pays-Bas.*

fournir à l'utile entretien de ses équipages , de son théâtre & de son luxe.

Le grand politique qui regne à Berlin , voit ma chute sans s'émouvoir ; ma grandeur lui fut jadis utile , il en profita. Les rôles sont aujourd'hui changés : il n'étoit alors que guerrier , il veut devenir commerçant , & ma puissance maritime avoit droit de l'effrayer. Quoiqu'il me renie , je ferai son éloge. Cè génie singulier étoit né pour faire des miracles. Sans hommes , il eut des soldats ; sans savans , il eut des académies ; sans matieres premières , sans denrées , il veut être commerçant. Il le fera , je lui prêterai même les mains pour achever de le ruiner ; car malgré son air d'embonpoint , il joue la santé. Avec deux ou trois ports sur l'Océan , des établissemens dans les deux Indes , la Prusse aura encore quelques éclairs , & rentrera dans son premier état. Celui dont elle jouit est contre nature. Qui n'a qu'un million d'hommes , dit Montesquieu , ne peut entretenir 10,000 hommes de guerre ; & un peuple dont le terrain est ingrat , ne peut jamais s'élever à un degré stable de gloire dans le commerce. La Hollande ressent au-

jourd'hui la vérité de ce principe. Elle est
 née par un miracle , & se soutient par des
 miracles continuels ; sans fonds , elle est de-
 venue propriétaire ; sans richesses primitives ,
 elle est la puissance la plus opulente de l'Eu-
 rope. Humble à son berceau , elle fut favo-
 risée par tous ses voisins ; elle les combattit
 quand le tems eut fortifié son bras , parce
 que l'ingratitude n'est point un crime dans
 le code politique. Son éclat éblouit lors de
 ses premières conquêtes dans les Indes. Triom-
 phant de tous ses rivaux , elle attira tout le
 commerce dans son sein. Mais il n'est qu'un
 tems pour le prestige. Son existence politique
 tend vers son déclin. Toutes les puissances de
 l'Europe s'éclairant sur leurs intérêts , n'em-
 pruntent plus la main de l'adroit Hollandois
 pour acheter & pour vendre. La France va
 partager avec elle l'impôt qu'elle tire des
 Européens pour les épices dont elle croyoit
 être la propriétaire exclusive. Sans le capital
 immense dont elle jouit , sans son économie ,
 sans son adresse à diminuer ses gains pour con-
 server toujours son commerce de factorerie ,
 les Provinces-Unies n'existeroient déjà plus.

Les vices essentiels qui naissent de la combinaison défectueuse de ses pouvoirs, accéléreront sa chute. Sans Stathouder, elle tend à l'oligarchie; avec un Stathouder, elle tend vers l'esclavage. Entourée de puissances jalouses & surveillantes, elle se voit arracher chaque jour un fleuron de sa couronne, & mourir lentement. Plus sage que moi dans ses succès, elle aura vécu plus long-tems que moi, grâces à sa modération.

Parlerai-je ici de cette Italie qui subjugea jadis tout l'univers? Son tour dans le grand cercle des événemens est évanoui depuis long-tems; le despotisme, seul point sur lequel s'accordent tous ces petits états entre lesquels elle est divisée, y étrecit nécessairement les esprits. Les grands objets de politique sont interdits à leur examen, ils se fixent entièrement sur les arts de frivolité, & l'Italien semble n'avoir d'existence que quand il donne un coup de ciseau ou fredonne une ariette.

Venise & Gênes ont cependant joué autrefois un grand rôle sur le globe. L'aristocratie qui a prévalu dans la première république, a causé sa perte en éteignant le patriotisme.

Dans ses beaux jours , elle eut de fortes armées , parce qu'elle étoit opulente ; de bons foldats , parce qu'il y avoit une patrie ; de bons politiques , parce qu'il en naît par-tout où la science est le chemin des dignités. Elle se maintint contre la ligue formidable de Cambray ; mais son commerce immense qui étoit alors son premier nerf , étant anéanti , elle s'est évanouie à petit bruit ; les nobles se sont emparés des débris de sa puissance expirante ; le peuple dégradé aime ses chaînes , pourvu qu'il ait du pain & des spectacles , ce qui est le dernier état de l'être moral. Enfin l'on ne parleroit pas de Venise , si son inquisition civile ne donnoit quelquefois le spectacle affreux de cruautés inutiles.

Il existe cependant une puissance qui est de quelque poids dans la balance politique de l'Europe , & à un singulier titre. La Suisse , sans productions premières , sans manufactures , forcée de vivre du sang de ses peuples qu'elle vend , comme l'Africain vit du prix de ses enfans qu'il vend pour l'esclavage , la Suisse a acquis une certaine prépondérance par la terreur qu'elle inspire quand elle se

penche d'un côté , par la bonté de sa constitution , par la considération qu'inspirent ses mœurs , son désintéressement , son esprit de neutralité. Elle la perdra avec son existence , si le luxe , si la manie des manufactures , du commerce , pénètre chez elle , si elle veut entrer dans les querelles politiques de l'Europe. Ce qui pourroit élever une puissance maritime , la perdrait. Son sol doit lui faire la loi ; pauvre , elle doit rester pauvre si elle veut être libre. Sparte ne périt que pour avoir outre-passé cette limite.

Cette fureur de franchir les bornes que la nature leur donne , a perdu presque tous les états ambitieux. Voyez le Portugal , que l'esprit romanesque d'un de ses rois lança quelque tems hors de sa sphere. Il a brillé quelques instans , pour retomber presque aussitôt dans le néant ; ses émigrations , ses colonies l'épuisent. Tous les corps politiques ont donc leurs phases comme les corps célestes. Je ne dois donc pas me plaindre de ma ruine , elle étoit inévitable. Il est de la nature des choses que les états finissent aussi-bien que les individus ; tout ce qu'ils pourroient espérer , ce seroit une plus

longue durée. L'enchaînement des causes & des effets a produit ici une espèce de fatalité que la prudence humaine n'auroit pas pu détourner. Les colonies ne pouvoient que devenir funestes à leur source, & détruire ceux à qui elles devoient le jour. Sorties de l'enfance & mûries par l'âge, elles secouent toute dépendance. On pouvoit prévoir cette fatale époque. L'Angleterre & l'Amérique, ainsi que des bulles d'eau qui flottent sur la surface, se conservoient séparées, & n'attendoient que le premier choc pour que l'une des deux fût détruite. En consultant la carte du globe, en comparant la grandeur, la force de la fille, à la petitesse, à l'infirmité de la mère, il est clair que le coup mortel de la scission devoit porter sur cette dernière.

Le luxe & le goût des jouissances qu'il entraîne inévitablement, avoit d'ailleurs perverti les mœurs de ses habitans; l'amour des plaisirs avoit amolli le courage des guerriers; l'ivresse causée par des succès momentanés, troublant toutes les têtes, avoit porté l'insolence au comble, & irrité toutes les puissances; son imprudence, ses excès lui avoient ôté ses alliés;

liés ; le patriotisme , en un mot , & toutes les vertus s'éteignoient ici , lorsqu'elles renaissoient en Amérique. Quel succès attendre d'après ce parallele où j'avois tous les désavantages contre moi !

Il ne falloit donc pas vouloir réaliser un vain projet de domination ; mais il falloit faire en sorte que les Américains trouvassent leur intérêt à être nos fideles alliés , nos meilleurs amis ; il ne falloit pas les effrayer , les aliéner par des escadres & des armées ; il falloit les ramener par la douceur , les abandonner à eux-mêmes , renoncer à tout système coercitif , & se borner aux liens bien plus solides d'un commerce éternel.

S'ils favent profiter de la fortune , quel rôle brillant ils joueront sur ce globe ! *O fortunati nimium , sua si bona norint !* La nature leur a donné avec profusion tous les articles nécessaires à la vie ou à la défense , tous les articles de superfluité. Le chanvre croît chez eux en abondance , leur fer est d'une qualité supérieure , le terrain est par-tout vierge , & ne demande que des mains actives. En honorant l'agriculture , en élevant des manufactu-

res , en soutenant leur marine , ne feront-ils pas la loi à ces vieux regrattiers de l'Europe , dont les goûts blasés ont sans cesse besoin de toutes les productions de l'Inde ?

Après avoir détaillé mes dispositions , il est juste que je remercie les généreux Anglois qui dans cette guerre ont prêté leurs mains pour lier celles des Américains.

Je commencerai par toi , brave Keppel. Je t'estime avec toute l'Europe ; mais pour te parler franchement , si tu te bats bien , tu fais mal tes relations. Il y a je ne fais quoi de louche dans tes descriptions , on ne fau- roit les éclaircir. Tu parles de victoire , & tu viens en hâte chercher un abri dans mes ports ; tu prêtes une fugue aux François , & tu voles loin d'eux plus vite que l'éclipse de Newmarket ; ton canon tue des milliers d'hommes , & ces hommes sont tout-à-coup ressuscités : n'est-ce pas là un combat de bamboches ? Le théâtre des parades change , on en joue une autre à Portsmouth : un de tes amis s'offre pour faire le paillassé à tes dépens. Cette scène burlesque a été sur le point de devenir tragique. J'en aurois été marrie :

heureusement elle s'est terminée à l'ordinaire, par un persiflage & un divertissement. De copieuses libations de punch, des vitres cassées, des caricatures ridicules, des pasquines anti-ministérielles ont dû satisfaire ta vengeance, & t'égayer sur le char de triomphe, que traînoient des chrétiens noblement métamorphosés en montures; tout étoit alors à la Keppel. Il n'est plus aujourd'hui question de toi que dans quelques papiers publics, où les soudards gazetiers des ministres te rendent quelques-unes des cent mille & une nazardes que le peuple leur a données pour ton compte. *Sic transit gloria mundi.* Si l'obscurité & l'oisiveté pesent à ton ame patriotique, change de catéchisme, crois à l'intelligence de lord Sandwich, à la bravoure de lord George Germaine, à la sobriété de Digby, & tu seras mis au nombre des élus. Ma fidelle chronique de Saint-James, qui t'appelle poltron, te grossiera un bon brevet d'immortalité : vois ce qu'elle a fait pour ton ennemi Palliser, & juge de ce qu'elle pourroit faire pour toi.

Cependant, depuis que ce pauvre diable est reblanchi, malgré toute ma bonne volon-

té, je n'ose l'exposer sur l'Océan. L'air de la mer & la vue des vaisseaux ennemis pourroient faire tomber le plâtre & le fard dont mes ministres l'ont barbouillé.

A toi, vaillant Burgoyne! Quand tu pérorois dans mon auguste sénat, il sembloit que la victoire t'avoit donné parole aussi-tôt que tu débarquerois en Amérique. Eh! mon pauvre ami, la fortune est une femme; elle a fait tant d'infidélités aux François même, tout galans qu'ils sont! Que n'en doit donc pas attendre un rustique Anglois? Tu croyois aller plutôt à une chasse de bêtes sauvages, qu'à la conquête d'hommes valeureux. Traitant ces coquins d'insurgens comme les marchands de chair humaine traitent les negres, comme l'ami de l'humanité Pizarre traita les Péruviens, tu lâchois sur eux les ogres qui s'intitulent sauvages: tu t'amusois à leur voir faire l'exercice sur l'occiput des vaincus, à leur voir enlever lestement leur chevelure avec le tomawack. Aussi doux dans le service qu'un vieil Allemand, aussi prudent qu'un jeune François, aussi modeste qu'un Ecoffois, tu parois, & tu es pris! Loué soit ton géné-

reux adversaire qui ne te renvoya pas sans culotte , comme le vainqueur de Narva renvoya les Moscovites ! J'ai entendu ton apologie , & je vois que tu te bats mieux à Westminster qu'à Saratoga. Ton adversaire le preux de Minden n'est pas si revêche qu'Arnold ; ne crains rien de sa colere. Les Anglois ne se soucient pas , pour la gloire nationale , de cribler avec des balles de fusil le crâne d'un mauvais officier de terre. Je te promets d'ailleurs l'immortalité. Ton nom remplacera dans les fastes de l'histoire celui de Varron ; & Saratoga ou la Burgoynade fera oublier dans les proverbes , les fourches caudines. Que fais-tu donc en Amérique , fameux Byron ? Tu n'accuseras pas au moins tes bons amis à Londres de ne pas bien vernisser tes hauts faits. Si tu te reposes à Sainte-Lucie , tu observes l'ennemi , tu médites quelques grands projets. Si tu fais de promenades sur l'eau , ce sont des victoires à chaque pas. Si tu perds quelques frégates , ce sont de vieilles nacelles pourries , dont tu fais présent aux François. Si le brave Macartney rend la Grenade sans tirer un coup de canon , c'est par humanité ,

pour ménager le sang précieux des Anglois. Si tu laisses prendre à ta vue la Dominique, Saint-Vincent, la Grenade ; les bons ministres qui, comme *Pangloss* voient tout en bien, s'écrient en chœur, tout est bien ! Le *Morning post*, la gazette des vérités, répète, tout est bien : ce sont des îles onéreuses, & cela est clair ; car ces deux îles qui, depuis 1763, ont quadruplé leurs produits, leurs exportations, ne pouvoient que m'être à charge : l'air en est d'ailleurs mal-sain. Enfin, si tu te laisses battre, c'est que la partie n'étoit pas égale. Si tu perds des milliers d'homme, tu fais l'inverse du financier Turcaret ; un ou deux zéro de moins te mettent au pair. Si tu quittes le champ de bataille, si tu fuis, si tu te caches, ta plume officieuse fait élever aussi-tôt un vent contraire qui, réprimant ta fougue conquérante, te force à aller te cacher ; vent qui a soin de ne point toucher ton ennemi. . . .

Avouons au moins, mon cher Bravache, que si tu ne brilles pas par tes belles actions, tu fais de belles relations ; cela a toujours son prix. On éblouit avec ces images les bons bourgeois de la Tamise, qui se mêlent de critiquer les généraux qui ne font rien.

Ce dernier mot t'appelle naturellement sur la scène, pauvre amiral goutteux. Après vingt ans d'un repos bien employé à Greenwich pour élever ta fortune, que venois-tu faire dans cette maudite galère ? L'image du fort de Keppel n'a donc pas effrayé ton courage, ni éteint dans tes veines le feu du patriotisme. Tu n'as donc pas craint de servir, comme Byng, de bouc émissaire sacrifié pour la gloire nationale, si elle recevoit quelque échec sous ton commandement. Tu savois apparemment que dans le pays où tous les hommes sont égaux, où tous sont subordonnés à la loi, il n'en est point pour les favoris des ministres. Tu savois que cette terrible loi martiale, si fatale à quelques chefs du parti anti-ministérialiste, respectoit les barrières du palais de Saint-James. Tu savois que, vainqueur, tu serois prôné ; que, vaincu, tu le serois encore ; & qu'un ruban ou qu'un bon brevet te consoleroit de ta défaite, & des épigrammes du peuple. Ton espoir n'a point été trompé. La caravane glorieuse que tu viens de faire, s'est embellie sous le pinceau des secrétaires de la renommée, soudoyés par la cour. Fugi-

tif sur nos côtes, on t'a nommé Fabius le temporisateur ; on a mis sur le compte de ton habileté, ce qui n'étoit peut-être que le fruit du hafard ; & ton adresse à éviter le combat avec les flottes combinées, n'a été que pure délicatesse de ta part ; car si un Anglois doit battre quatre François & six Espagnols, suivant le calcul fondé en raison & en expérience, du très-modeste commodore Johnstone, il n'y auroit pas eu de noblesse à combattre les flottes combinées, puisqu'il n'y avoit que deux vaisseaux ennemis contre un. La victoire (car elle étoit infaillible suivant le prophete du *Morning post*) auroit déshonoré mon nom.... (31)

Brave commodore, j'admire ton amour pour la liberté, qui va jusqu'au point de vouloir enchaîner tes freres les Américains. Tu n'as réussi chez eux qu'à te faire éconduire pour cause de séduction ; tes promenades sur les côtes de France ont fait rire les Parisiens, qui rient de tout, & ne te regardent pas

(31) *Autrement, pour le françois, le commodore qui a lu la fable du renard & de la grappe, en donne une nouvelle version ici.*

comme un Anfon. Mais console-toi : quand la guerre deviendra , comme l'a defiré un ami de l'humanité , l'art d'effaroucher avec des épouvantails ; quand la science fi compliquée des négociations ne fera plus que l'art de féduire les maîtrefles des chefs de parti , je t'affignerai une place diftinguée parmi les héros & les heureux négociateurs.

Mon autre pacificateur , ton acolyte , le comte de Carlifle , n'a pas besoin de tant de confolations. Je legue à ce petit damoiseau une toilette & quelques bouteilles d'eaux de fenteur , en lui enjoignant fur-tout de ne jamais expofer fon vifage à l'épée brutale des Françoises.

Je legue au brave Macartney , pour le récompenser d'avoir ménagé fi précieufement le fang des Anglois à la Grenade , l'excellent livre de l'Ami des hommes.

Quant à fon beau-pere , le lord B...e , l'ami de la liberté à la maniere écoffoife , je lui legue les ouvrages de Machiavel. Une nouvelle édition corrigée par lui , n'éclairciroit pas peu le gouvernement anglois.

Je legue à mon ministre de la marine, lord S... ch, un traité d'arithmétique, pour apprendre à calculer le nombre de ses vaisseaux.

Je legue à lord North... ou plutôt je ne lui legue rien ; bien persuadé que le bon homme, par affection pour moi & mes reliques, s'empressera d'en faire la plus nombreuse collection possible.

Je prie M. Tickle, (32) excellent faiseur des caricatures, de se charger de faire les portraits de mes féaux & amés ministres & partisans, qu'il rendra avec toute la vérité possible. Il peindra, par exemple, lord Weymouth, (33) regardant l'Espagne avec des lunettes brisées ; lord North au milieu d'un incendie, garnissant ses poches des meilleurs effets ; Digby fourrant affectueusement à un verre de claret ; Fox, guindé sur des treteaux, vendant son orviétan au peuple ; lord Mansfield, sortant

(32) *L'auteur de l'Anticipation & de quelques autres brochures ingénieuses.*

(33) *Lord W... ne se doutoit pas des dispositions de l'Espagne, quand l'ambassadeur de cette cour lui annonça sa déclaration.*

d'une maison qui s'écroule, (34) &c. &c. J'entends que ces tableaux soient placés honorablement dans ma collection patriotique.

En finissant mon testament, je te dois des remerciemens, éloquent (35) Gibbon. Ta plume élégante nous a donné une magnifique apologie de la conduite de mes ministres, bien saupoudrée de sel contre la France. Si nous en étions encore au tems des prestiges, mon cher auteur, tu aurois fait illusion à toute l'Europe. Ton coloris est brillant, tes phrases sont bien arrondies, ton discours est bien symétrisé, c'est grand dommage que tout ce bel édifice porte sur un mauvais fondement. Tu voulois imprimer du respect à toutes les nations pour moi, en vantant mes fausses vertus; & dans le portrait que tu as fait, on n'a vu qu'une vieille prude qui cherchoit à recrépir ses attraits délabrés d'un ver-

(34) *Allusion à la retraite de lord Mansfield.*

(35) *M. Gibbon, auteur d'un excellent ouvrage sur la décadence de l'empire romain, est l'auteur de la réponse à l'exposé de la cour de France.*

nis usé, qui reprochoit à ses voisines ces aimables vices de la jeunesse, dont le tems est passé pour elle. *Delicta juventutis meæ ne meminervis.* Pour moi, tout en louant tes intentions, mon cher fils, je m'exécute de bonne foi. L'Europe ne me croiroit pas, si je tenois ton langage; car à moins de te fermer les yeux à la lumière en palpant l'argument décisif de Basile, qui croira que la guerre actuelle est *une (36) guerre juste & légitime; que l'équité, la modération, la paix ont toujours réglé mes démarches; que j'ai toujours respecté la sainteté des sermens; que je n'ai jamais outragé par l'injustice, ou l'insolence de mes procédés, les puissances les plus respectables de l'Europe; que je n'ai jamais prétendu régner en tyran sur les mers?* Comme avocat d'une méchante cause, tu pouvois farder un peu la vérité; mais la violer, mais lui substituer de grossiers mensonges, cela n'est ni décent ni adroit. Soyons enfin de bonne foi: puisque mon secret est découvert, rougissons,

(36) *Paroles tirées de la réplique à l'exposé.*

gissons , mais ne diffimulons pas ; oui , j'ai voulu régner sur les mers ; oui , j'ai insulté les puissances les plus respectables de l'Europe , au moment même où la politique m'engageoit à la modération. Tu demandes si cela est vraisemblable. C'est un croc-en-jambe oratoire. Il y a bien des vérités qui n'ont pas l'air de la vraisemblance , & celle-là est du nombre. Mes ministres jetés hors de leur sphere , n'ont plus qu'une politique déréglée. Le silence foudroyant de toutes les puissances , autrefois mes amies , qui refusoient aujourd'hui d'embrasser ma cause , prouveroit seul que mon orgueil les a toutes irritées , quand d'ailleurs l'univers ne retentiroit pas de leurs réclamations sur les atteintes réitérées que mes vaisseaux de guerre & mes armateurs ont portées aux liens qui nous unissoient. Je crains bien que la satyre que tu fais de la France , n'ait le sort de mon apologie. Tu attribues cette guerre à son ambition. Mais a-t-elle manifesté le desir des conquêtes ? Ses marchands ont de bons draps & d'excellens vins. Ils offrent d'habiller

d'énivrer les Américains à meilleur marché que mes Anglois. Maintenant que mes yeux sont defillés, je ne vois rien dans ce projet qui blesse le droit des gens; & s'il étoit lésé par quelqu'un, ce seroit par les honnêtes regrattiers de la Tamise, qui veulent forcer leurs amis, leurs freres d'Amérique, d'acheter chèrement leurs marchandises, & de s'empoisonner chèrement avec un vin étranger qu'ils frelatent. On ne te croira pas davantage, mon cher Démofthene, quand tu avances hardiment que *la France ne doit pas se vanter du succès des opérations militaires, que ses victoires n'existent que dans les gazettes*. Je vois que l'habile lord Sandwich t'a communiqué son secret; sur ton papier tu escamotes des isles, comme il escamotoit des vaisseaux françois en parlement. Ce *charlatanisme est adroit*, mais il n'est pas toujours heureux. Je voudrois bien que ton pyrrhonisme prouvât que la perte des isles de la Dominique, de S. Vincent, de la Grenade, n'est plus qu'un trio de contes bleus; que la prise de tant de vaisseaux anglois, de tant de fré-

gates , n'est qu'une chimere ; que la défaite de ce pauvre Byron n'est qu'une fable ; que ce redoutable Paul Jones n'est qu'un héros de roman. Ah ! mon ami , je me défie de l'optique du cabinet de S. James ; il me rend mal les objets lointains. Au-delà de la Manche , les hommes y paroissent sous la forme imperceptible de Lilliputiens ; en-deçà tout est gigantesque. Si tes yeux se servent quelquefois de cet optique , comment n'y as-tu pas vu les préparatifs formidables pour une descente ? Peut-être ce télescope ministériel , par une vertu magique , peint-il cet armement comme la comete de 1762 , qui , pour faire un tour aux prophetes astronomes , eut la méchanceté de ne point paroître. Mais crois-en mes lumieres , cet armement n'est point un épouvantail , l'orage va crêver , si les ministres ne le préviennent. Tu te récries avec eux sur la perfidie des *agens ténébreux du congrès*. Ténébreux ! Ils ne l'étoient pas quand on leur faisoit des propositions pour les détacher de la France. On les caressoit peut-être encore... Mais ne découvrons point

des mysteres... Je suis à la fin de mon rôle : tu as bien joué le tien ; car il sera difficile de détruire les fantômes que tu as créés , & de répondre d'une maniere nette & précise au langage de la declamation. Cependant quitte ce personnage avilissant , la fausseté n'est pas faite pour toi. Tacite auroit rougi d'être l'apologiste de Séjan.

F I N.

4 AU 58

e:
le
&
uu
te
as
a-